LETTRES

À

BASILE

A PROPOS DES

CAUSERIES DU DIMANCHE DE M. A. B. ROUTHIER

PAR

LOUIS H. FRECHETTE

Ad populum phaleras : ego te intus et in cute novi !

PERSE.

QUÉBEC

IMPRIMÉ AU BUREAU DE L'*ÉVÉNEMENT.*

1872

3 50

LETTRES

A

BASILE

A PROPOS DES

CAUSERIES DU DIMANCHE DE M. A. B. ROUTHIER

PAR

LOUIS H. FRECHETTE

Ad populum phaleras; ego te intus et in cute novi!
PERSE.

QUÉBEC
IMPRIMÉ AU BUREAU DE *L'ÉVÉNEMENT*.

1872

LETTRES A BASILE.

PREMIERE LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Je viens de feuilleter votre livre, et comme vous me faites l'honneur de vous y occuper longuement de moi, vous ne trouverez pas mal,—ne serait-ce qu'à titre de réciprocité,—que je m'occupe un peu, non pas précisément de vous, mais de ce que vous écrivez.

Je n'ai aucun reproche bien sanglant à vous faire; néanmoins je date ma lettre du *lundi*, attendu que ce que j'ai à vous dire pourrait, à la rigueur, ne pas être considéré comme des douceurs, et que, tout profane qu'on puisse être, je suis d'opinion,—ce qui vous paraîtra étrange, M. Basile,—que le *dimanche* peut être employé à quelque chose de plus édifiant qu'à écrire,—je ne dis pas de malignes attaques contre la réputation du prochain,—mais même une simple réplique aux mauvais plaisants qui vous tarabustent.

Depuis que l'Université vous a accordé un troisième prix pour quelques vers assez passablement tournés, vous vous êtes pris au sérieux, M. Basile. Vous écrivez souvent, un peu trop souvent même; car il vous est arrivé parfois d'avouer, après avoir écrit, que vous ne connaissiez pas même le côté le

plus élémentaire de votre sujet. Témoin, votre étonnement naïf,—vous qui dissertez si souvent sur les Etats-Unis,—de trouver la plus grande ville manufacturière américaine, un centre un peu plus important que Trois-Rivières. Témoin encore la résolution tardive que vous avouez avoir prise, sur la tombe de Washington, de lire un peu l'histoire de ce grand citoyen, que vous insinuez pourtant avoir été un homme très-ordinaire. Pour un écrivain qui prétend connaître et juger les Etats-Unis, cette résolution implique un aveu qui, s'il ne prouve pas que vous savez toujours ce que vous dites, témoigne au moins de votre sincérité, —j'allais dire de votre bonhomie.

Aussi, je ne vous accuserai point de mauvaise foi. Vos intentions sont bonnes, je n'en doute pas.

" La haine de l'Eglise, voilà la grande passion du monde moderne, " dites-vous ; et, une fois imbu de cette idée, vous n'apercevez plus autour de vous que spectres noirs et rouges ; vous croyez voir chanceler l'arche d'alliance ; vous vous imaginez que l'empire céleste est en péril ; vous croyez entendre Jéhovah dans les nuées vous appeler à son secours, et armé d'un saint zèle, que je suis loin de désapprouver, vous volez à la rescousse du bon Dieu qui n'en peut mais, brettant, ferraillant, vous escrimant contre tous ces mécréants de libéraux et de gallicans, race plus ou moins sarrasine qu'il vous faut occire à tout prix, attendu qu'avec tous ces gaillards-là, le ciel est toujours en danger d'invasion.

Je ne vous fais pas un crime de cette belle ferveur, M. Basile : Don Quichotte était de bonne foi.

Donc j'ai lu votre livre et je vous en fais mon compliment.

Vous dites des choses bien neuves, M. Basile ; vous nous donnez des aperçus bien originaux ; vous vous placez pour envisager les choses à un point de vue unique.

Ainsi, par exemple, le vulgaire attribue généralement la défaite de la France à son défaut d'organisation militaire, à l'impéritie de Napoléon III, etc. Pour vous, au contraire c'est Dieu, *le plus grand des acteurs*, comme vous dites, M. Basile, qui s'est fâché de ce que des *acteurs* ordinaires ont joué la *Belle-Hélène* sans sa permission !

Pour la plupart des historiens, les revers qui accablèrent la France sur la fin du règne de Louis XIV, sont dus à la mauvaise administration qui signala cette époque. Mais vous, vous nous démontrez, clair comme deux et deux font cinq, que ces malheurs vinrent de ce que les Français se donnèrent la liberté grande de rire des portraits de Molière et des facéties de Lafontaine.

Ce coquin de bonhomme Lafontaine, dire qu'il était coupable de toutes ces noirceurs, et qu'il avait toujours si bien réussi à cacher son jeu ! Il ne s'attendait guère à être ainsi démasqué, le scélérat ! Des siècles d'impunité commençaient à lui donner confiance, et crac ! tout est découvert.

Vous aurez certainement une autre médaille pour cette découverte-là, M. Basile.

Mais voici quelque chose de soigné. Tant que leurs infamies ne sont pas encore divulguées, les mauvais garnements de l'espèce du bonhomme Lafontaine rient sous cape, naturellement ; eh bien, cela s'appelle le *Rire des hommes*. Mais aussitôt que vous avez levé le voile, M. Basile, et donné le signal convenu, on entend un éclat de rire dans les nuages : c'est le *Rire de Dieu.*

Vous avez été particulièrement heureux dans ce rapprochement, M. Basile ; et la Providence, qui sait bien que vous êtes là, ne doit pas manquer, malgré tous les ricanements possibles, de s'endormir tous les soirs sur ses deux oreilles, en se disant sous forme d'*aparte* : " Rira bien qui rira le dernier ! "

Mais c'est surtout lorsque vous parlez du Canada et de ses futures destinées que j'admire la profondeur de vos idées, M. Basile.

Par exemple, nos hommes d'Etat perdent leur temps à se demander si l'Annexion serait avantageuse ou non, et s'évertuent de part et d'autre à en peser les avantages et les inconvénients. Avec vous, la question est vite tranchée. Vous citez la Bible et tout est dit : " Ne faites point d'alliance avec les enfants de la terre, dit l'Ecriture-Sainte, et vous ne recevrez point leurs filles pour épouses de vos fils." Or il est évident que *les enfants de la terre*, ce sont les Américains ; donc, si Dieu me défend, à moi célibataire, d'épouser une Américaine, il est clair que Dieu n'est pas annexionniste, et si Dieu n'est pas annexionniste, comment pourriez-vous l'être, vous, M. Basile, le bras droit de la Providence !

Vous ne voulez pas non plus de l'Indépendance ; votre politique " est toute d'expectative." Vous auriez pu dire *d'extase*, M. Basile. Ici encore, j'admire votre haute sagesse. Puisque c'est Dieu qui doit tout régir dans ce monde, à quoi bon se casser la tête pour ces vétilles ? N'êtes-vous pas toujours là ? Lorsque le jour sera arrivé, vous nous ferez connaître la décision céleste, M. Basile, et tout marchera comme sur des roulettes.

Et puis si vous êtes pessimiste sous certain

rapport, vous ne l'êtes toujours certainement pas à l'endroit de l'émigration. Contrairement à la *Minerve*, au *Nouveau-Monde*, au *Journal des Trois-Rivières*, voire même à vos amours, le *Courrier du Canada*, qui nous chantent sur tous les tons que les Canadiens qui émigrent aux Etats-Unis vont perdre leur âme dans ce cloaque de vices, dans ce bourbier social, vous, vous prétendez qu'ils sont envoyés là par le Tout-Puissant, avec la mission d'évangéliser et de régénérer la race américaine encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est très-bien, cela, M. Basile ! J'aime à vous voir quelquefois montrer le bon côté des choses.

Il est étonnant que nos hommes d'Etat et nos journalistes n'aient pas encore songé à cela, et qu'ils persistent à considérer l'émigration comme une plaie à laquelle il faille porter remède. M. Chauveau va vous devoir un fameux cierge, M. Basile. Cette question qui l'embarrassait tant, la voilà règlée du coup. Suivons bien ce raisonnement : Rien ne se fait sans la volonté de Dieu : or l'émigration se fait, donc Dieu veut l'émigration ; et comme Dieu ne peut vouloir le mal, il s'ensuit que l'émigration ne peut être qu'un bien. En quoi consiste ce bien ? Voilà ce que vous avez trouvé, M. Basile : c'est la conversion du peuple américain au catholicisme !

Quelqu'un pourrait peut-être s'étonner de ce que quelques milliers d'émigrants canadiens puissent exercer une semblable influence sur la république américaine, quand il est avéré que le Canada tout entier, lui, perdrait ses mœurs, sa religion et jusqu'à sa nationalité, par l'Annexion. C'est une réflexion qui me semble assez juste, mais nul doute que vous, M. Basile, qui trouvez si bien la

raison de tout, n'ayez déjà la réponse de toute prête.

Je hasarderais bien moi-même une petite observation : Si l'émigration canadienne doit avoir un si merveilleux résultat, pourquoi donc ajoutez-vous que "la sagesse et la prudence humaines exigent que nous nous efforcions d'en arrêter le courant ?" Car, outre qu'il me semble étrange qu'on doive s'opposer à une si belle chose, je trouve encore plus extraordinaire que vous nous conseilliez, vous, M. Basile, de donner ainsi la préférence à la *sagesse* et à la *prudence humaines*, sur la sagesse et la prudence de Dieu. Il doit y avoir là-dessous quelque mystère trop profond pour un philistin comme moi, M. Basile ; et je vous prie de me pardonner cette timide objection qu'un homme comme vous trouvera sans doute futile.

Une autre chose m'intrigue. C'est cet accroissement *contre nature*, que vous avez remarqué chez le peuple américain. Je me demande ce que cela peut signifier. Car enfin, si une population se multiplie, ce ne peut être que par des moyens plus ou moins *naturels*, et je ne connais pas encore,—pardonnez à mon ignorance,—quelles sont ces proportions *équitables* d'accroissement dont vous parlez, et qu'un peuple n'a pas le droit de dépasser. C'est probablement là encore un de ces mystères que nul ne peut pénétrer, s'il n'a, comme vous, M. Basile, les lumières d'en haut à sa disposition.

L'une des découvertes qui vous honoreront le plus aux yeux de la postérité, M. Basile, c'est celle des différents partis politiques auxquels notre premier père Adam a appartenu pendant les neuf cent trente ans qu'il a passés sur la terre. Adam, paraît-il, était conservateur avant sa chute, et libé-

ral après ! Ceci n'est pas enrégistré tout au long dans la Genèse ; mais vous l'affirmez, et je m'incline respectueusement. Voyez donc où les idées subversives vont se nicher ! Il n'avait pourtant guère à se plaindre, le vieux. Personne n'en voulait à sa liberté ; il pouvait arranger son petit budget comme bon lui semblait ; il n'y avait ni officiers-rapporteurs sourds-muets, ni fiers-à-bras, ni propriétaires de chantiers, ni employés du gouvernement, ni fonds secrets, ni défranchissement de paroisses, ni enlèvement de candidats, pour l'empêcher de se faire élire, même dans le comté de Kamouraska, s'il l'eût voulu. Comment se fait-il donc qu'il soit devenu rouge tout à coup ?........... Voilà ; il paraît que c'est ce scélérat de serpent qui est la cause de tout.....

M. Basile, vous m'enthousiasmez !

Mais ce n'est pas seulement par la profondeur de vos idées et par votre surprenante érudition que vous brillez, M. Basile ; vous faites en même temps preuve d'une perspicacité, d'une pénétration étonnante. Comme le Très-Haut, dont vous êtes le représentant parmi nous, vous sondez les reins et les cœurs. Ce n'est pas à vous que les libéraux canadiens en imposent, par exemple ! Quand ils vont à la messe, vous savez bien que c'est par hypocrisie ; quand ils se disent catholiques, vous savez bien que c'est un masque qu'ils se mettent sur la figure ; quand ils n'attaquent pas la religion, c'est qu'ils n'osent pas le faire, et quand ils la défendent, c'est pour mieux l'*endormir* et l'exterminer ensuite..... Voyez donc ! notre Archevêque lui-même s'y était laissé prendre !...... Dire qu'il a été assez aveugle pour inviter des orateurs libéraux à protester contre la spoliation du St.

Père! Ce n'est pas vous, M. Basile, qui seriez ainsi tombé dans le panneau...... pas si bête!

M. Basile, M. Basile, vous n'êtes pas très charitable, mais comme vous êtes clairvoyant!

Je suppose que c'est aussi grâce à cette seconde vue dont vous êtes doué, que vous avez découvert que j'avais *diffamé les institutions de mon pays*, et que vous avez écrit, tout en m'appelant votre ami, que *je glissais sur la pente de l'irréligion.* Vous prenez un intérêt bien vif à ma personne, M. Basile! Vous me donnez une foule de petits conseils paternels. Vous me conjurez surtout de ne pas *m'exiler de l'Eglise notre mère*; de ne pas oublier le soin de mon âme; de quitter les sentiers malsains de la politique libérale et de rentrer dans le giron des conservateurs qui savent si bien,—vous me le donnez clairement à entendre,—récompenser les bons services..... Merci, M. Basile, merci! Votre sollicitude me touche et m'attendrit. Mes yeux se mouillent de larmes, et si je ne me retenais, je me précipiterais dans vos bras! Mais je me retiens.

J'ai eu le malheur de vous affliger, M. Basile.

Il paraît qu'un frère à moi s'est un jour enrôlé dans l'armée du Pape, et que moi, misérable, j'ai eu l'impiété de n'en rien faire. Je suis bien coupable, M. Basile; mais que voulez-vous, il y en a eu tant d'appelés et si peu d'élus! S'il faut absolument avoir été zouave pontifical pour mériter la *couronne du bon citoyen*, comme vous dites, combien y en a-t-il qui n'auront jamais cet honneur, M. Basile, sans vous compter..... ou en vous comptant!

Allons, M. Basile, un peu de miséricorde! détournez vos foudres, et ne me dites plus comme cela, avec cet air menaçant:

Tant pis pour votre âme!

Je suis nerveux, voyez-vous, et cela me glace.

Je dis nerveux, car je m'aperçois que c'est un point que vous aimez à considérer dans vos rapports avec vos amis. En effet, je vois avec plaisir que dans la réédition de vos *Causeries du Dimanche*, vous avez retranché certains mots qui me sonnaient désagréablement à l'oreille, tels que *Lâcheté*, *Rachat de passé*, etc.

En cela encore, vous avez reconnu que la "sagesse," et surtout la "prudence humaines," ont certaines règles qu'il n'est pas bon d'enfreindre. Vous avez fait la judicieuse réflexion que Lévis est beaucoup plus rapproché de Kamouraska que Chicago, et...... quand on a des oreilles...... parbleu!

Du reste, ce n'est pas la seule circonstance où vous vous montriez soigneux de vos intérêts, M. Basile. Vous ne manquez jamais l'occasion de faire connaître au public que vous êtes *avocat pratiquant* à Kamouraska; que Thémis n'est pas insensible à vos hommages, s'il vous plaît; qu'on vous a offert £600 pour prendre la rédaction du *Nouveau-Monde*, et que vous avez refusé d'abandonner votre clientèle pour si peu. Enfin, quand il n'y a plus d'autres ficelles à votre service, vous faites publier sur le *Courrier du Canada* quelque calembour assez leste, au moyen duquel le public est informé que vous êtes venu plaider deux causes à Québec......

C'est bien américain cela, M. Basile, et m'est avis que si vous alliez encore une fois à New-York, vous rendriez bientôt des points à Barnum pour le coup de *tam tam*.

Et si je vous dis ces choses, M. Basile, ce n'est pas,—comme vous pourriez le croire, vous qui êtes chatouilleux,—que votre critique de mes ouvrages m'aît déplu le moins du monde, J'aurais

tort, car vous dites de mes vers, et surtout de *Mes Loisirs*, beaucoup plus de bien que je n'en pense moi-même. Non, au contraire ; je puis vous répéter, avec autant de sincérité que vous, ce que vous dites dans vos *Causeries du Dimanche :* " Ces lignes que je vous adresse ne sont dictées que par l'intérêt que je vous porte."

C'est aussi par intérêt pour vous, croyez-moi, M. Basile, que je vous rappellerai que votre fétiche, M. Veuillot, écrivait quelque part,—lui qui devait publier les *Couleuvres*,—qu'un poète, à trente ans, mérite d'être fouetté sur une place publique. Cela ne peut m'affecter en rien, moi qui ne crois pas en M. Veuillot ; mais vous, qui le considérez comme un oracle infaillible, cela devrait vous inquiéter......

Quel âge avez-vous, M. Basile ?

Lundi, 13 novembre 1871.

DEUXIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Véritablement, je ne prévoyais pas que ma lettre vous exaspérerait à ce point. En lisant votre réponse dans le *Nouveau-Monde*, il m'a semblé vous entendre moduler, sur tous les tons de la gamme, cette ritournelle si pleine d'harmonie imitative :

> **Ça m'agace, gace, gace !**
> **Ça m'agace au superlatif !**

Vous trépignez, vous pestez, vous grincez des dents, vous perdez votre sang-froid. Aussi, pauvre M. Basile, quel gâchis vous faites ! De l'aveu même de vos rares amis, votre lettre est d'une faiblesse désespérante. Pas une raison, pas un argument, pas une idée. Rien que des insinuations, des faux-fuyants, de maladroites excuses, et des injures grossières ; le tout fricassé dans un style empâté, mal cuit, mal digéré. Vraiment, M. Basile, à vous voir attaquer tout le monde de si grande gaieté de cœur, je vous aurais supposé plus fort à la riposte. Convenez-en, vous êtes éreinté.

N'allez-pas vous livrer au désespoir cependant ! Ne faut-il pas que le *Rire des hommes* ait son tour ? Ce rire est embêtant, je conçois ; mais il vous faut en prendre votre parti : endurez-le, parbleu ! C'est du reste, une bonne occasion pour vous de faire preuve de patience évangélique. Et puis le triomphe des méchants n'a qu'un temps. Vous le savez bien, vous qui avez inventé le *Rire de Dieu ;* bien

que vous ajoutiez avec assez d'irrévérence, ce me semble, que *le rire est le père de tous les vices.* Avouez que le bon Dieu doit être assez peu flatté de la remarque.

Mais trève de badinage. Mes ironies vous donnent sur les nerfs, et je veux bien, pour vous être agréable, user le moins possible de toute figure de rhétorique qui partagerait avec moi le malheur de vous déplaire.

Soyons donc sérieux, puisque vous le voulez absolument, M. Basile; seulement je vous avertis que vous n'y gagnez rien.

Si vos attaques n'eussent été dirigées que contre moi personnellement, M. Basile, il est probable que je les eusse trop dédaignées pour en faire un sujet de discussion publique. Mais nous savons qu'il existe depuis longtemps, dans ce pays, une certaine école—maintenant peu nombreuse heureusement—qui a la prétention de se faire, suivant votre expression, *bâtonniste devant l'arche d'alliance;* qui croit avoir le monopole exclusif de l'honnêteté et des bons principes; qui accapare le bon Dieu et les choses saintes pour elle seule, et qui s'arroge audacieusement le droit de jeter hors de l'Eglise tous ceux qui ne pensent pas comme elle en politique.

Cette école semble avoir pour condition d'existence de dénicher une hérésie au moins une fois par mois; et pour cela elle furète partout, guette partout, espionne partout. On n'a presque pas l'idée de ce que ses mouchards sont capables de faire. Ils iront jusqu'à se glisser dans votre hôtel, à l'heure du dîner, si vous êtes en voyage, et le lendemain, le public lira avec stupéfaction sur le *Courrier de St. Hyacinthe* ou le *Messager de Joliette,*

par exemple, que vous avez mangé du *steak* un vendredi !

Si je dis *vous*, c'est manière de s'exprimer, car la viande le vendredi, la contrebande du vin de messe, les expéditions nocturnes et les baignades de la Gatineau, deviennent œuvres pies, du moment qu'on appartient à la benoite phalange.

Il y a un infâme calcul là-dessous.

Nous vivons dans un pays profondément catholique, et où, par conséquent, les accusations d'impiété et d'irréligion font toujours un grand effet sur les masses. Or, sitôt que, dans cette école, on a quelque petite jalousie de métier à satisfaire, quelque petite vengeance personnelle à contenter, quelque adversaire à renverser afin de se hisser à sa place, le truc est bientôt trouvé ;—on prend le prétexte d'une causerie du dimanche, d'une critique littéraire, de n'importe quoi, et l'échine dévotement courbée, la figure béate, le miel sur les lèvres, et la plume trempée dans le fiel, on vous décoche quelque bonne accusation d'impiété, ou bien l'on souffle dans le public quelque insinuation traîtresse au même effet, et si la victime n'est pas de ceux qui ont l'habitude de monter sur les toits pour faire leurs actes de vertus théologales, enfoncée, démolie, clouée !

Cette tactique a double avantage : celui de couler adroitement à fond ceux qui vous portent ombrage, et de se bien poser auprès de certain clergé,—ce qui en temps d'élection, ne nuit pas, comme vous savez, M. Basile. Sur ces derniers temps, cette école a porté l'audace jusqu'à ses plus extrêmes limites N'a-t-elle pas dénoncé l'Université-Laval comme un foyer de gallicanisme, erreur qui suivant vous, M. Basile, *prend sa source dans cette*

grande hérésie des temps modernes, le NATURALISME. N'a-t-elle pas dirigé ses attaques contre notre digne et savant Archévêque lui-même ? Bref, elle tenterait de déloger les saints du Paradis, pour peu que l'entreprise dût lui rapporter quelque chose.

C'est à cette école dont vous êtes l'un des adeptes les plus roués, M. Basile, que je réponds au nom de tout un parti politique, que vous enveloppez dans votre haîne aveugle, et que vous avez voulu atteindre indirectement dans ma personne.

Si j'ai eu jusqu'ici certaine confiance dans votre bonne foi, M. Basile, je vous dirai que votre réponse à ma lettre n'est pas de nature à la confirmer. La persistance que vous mettez à accoler mon nom à certains écrits auxquels vous savez que je n'ai jamais pris part, me donne la mesure de votre honnêteté, au moins dans la discussion. On ne me fera jamais croire, par exemple, que vous vous imaginez sérieusement servir les intérêts de l'Eglise en vous efforçant ainsi, tantôt par affirmation directe, tantôt par quelque adroite insinuation, de me montrer comme un ennemi invétéré de la religion et de ses ministres ?

Quel métier est cela, M. Basile ? Si je vous appliquais ici quelques-uns de ces gros mots *que notre siècle efféminé appelle violents et dont le Christ s'est servi tant de fois,* comme vous dites, race de vipères, par exemple, ne l'auriez-vous pas un peu mérité ? De quel droit scrutez-vous ma conscience ? Qui vous a fait juge de mes sentiments religieux ? De quelle autorité me rejetez-vous du giron de l'Eglise ? Prétendriez-vous que je doive vous porter chaque mois un certificat de confession, par hasard ? Pour Dieu, mon cher M. Basile, mêlez-vous donc de vos affaires !

Le *Journal des Trois-Rivières*, pour prouver que vous avez eu raison de me vilipender, cite les lettres d'approbation que vous avez obtenues de certains évêques. Je me permettrai de lui dire que cela ne prouve rien. Ni Mgr. de Montréal, ni Mgr. de Birtha n'a pu avoir l'intention de confirmer les avancés gratuits que vous faites si dévotement sur mon compte dans vos *Causeries* ; et Leurs Grandeurs auraient-elles eu cette intention, que je serais justifiable de récuser leur témoignage dans une affaire dont les faits, s'il y en a, sont nécessairement en dehors de leur connaissance. Pas plus un évêque qu'un autre, n'a le droit de taxer quelqu'un d'irréligion, sans appuyer son jugement sur les écrits, les paroles ou les actes de la partie incriminée.

Et puis, ne vous faites pas illusion là-dessus, M. Basile ; la masse du clergé intelligent répudie aujourd'hui votre école. Vous avez trop forcé la note ; vous avez été maladroits à force d'être zélés ; vous êtes devenus importuns à force d'être officieux. On s'est enfin aperçu que toute cette belle ferveur dont vous faites profession n'est qu'un paravent qui sert à cacher les [illegible] qui vous font agir. Et comme les hautes autorités du diocèse sont de l'opinion du pape Innocent III, qui disait : *Falsitas sub velamine sanctitatis tolerari non debet*, elles vous ont déjà désavoués par leurs écrits et par leurs actes. Elles ont noblement tendu la main à des hommes que vous aviez diffamés,—je parle toujours de votre école,—et que vous dénonciez chaque jour comme des ennemis de l'Eglise et de l'ordre social. Elles ont très-significativement invité à prendre la parole dans une grande démonstration religieuse, des orateurs dont l'un

était, tout dernièrement encore, traité, par votre organe québecquois, comme un renégat de la pire espèce, comme un socialiste dangereux qu'il fallait museler à tout prix......

Ah ! M. Basile, prenez-en votre parti ; vous avez beau jurer, maugréer, montrer vos canines, le règne de l'hypocrisie a fait son temps. Les jours sont passés où tout un parti politique était pour ainsi dire mis hors la loi, et voué à l'animadversion publique, pour le seul crime de différer d'opinion avec les hommes qui vous soudoient. On a compris que Mgr. Cœur avait raison en disant que « le vrai chrétien doit savoir aimer même ceux qui ne pensent pas comme lui. »

Ce généreux esprit de conciliation ne vous a pas échappé, M. Basile ; et c'est là surtout ce qui vous enrage. Vous exploitiez une riche veine, et voilà que tout à coup le terrain manque sous vos pieds. On vous coupe les vivres, ni plus ni moins. Qu'allez-vous faire maintenant aux élections prochaines, si vous n'avez pas de prétexte pour montrer M. Pelletier comme un rouge, un communiste, un démolisseur de colonnes, un assassin de l'Archevêque de Paris, un commissaire de Satan, et, par contre, de vous comparer modestement à Mgr. Affre mourant sur les barricades ? Vous êtes tout bonnement flambé ; vos dernières chances de succès s'en vont. Vous l'avez compris, et voilà pourquoi vous vous donnez tant de mal pour démontrer que Mgr. l'Archevêque de Québec, en traitant les libéraux comme des catholiques, a agi comme une oie ; que l'opposition bas-canadienne ne veut qu'une chose, renverser l'Eglise et saper les bases de la société, pour satisfaire ses instincts destructeurs, et qu'il n'y a qu'une bonne excom-

munication en masse qui puisse sauver l'ordre public et la religion menacés.

Mais, M. Basile, dans le cas même où vous auriez raison de nous attribuer tant de noirceur d'âme, pourquoi toute cette colère, pourquoi toutes ces injures, toutes ces acrimonies, tout ce fiel ? Ne serait-il pas plus chrétien de suivre les conseils tout évangéliques du digne évêque du Bellai, qui disait :

" Mes frères, vivons tous en paix ; aimons même " ceux qui s'égarent, et sachons vivre avec eux en " harmonie, afin de les ramener par la charité ?"

Mgr. Maret a dit quelque part : " Ce sont nos " injustices, nos colères et nos amertumes qui " éloignent de la vérité les âmes faites pour s'éle- " ver jusqu'à elle. "

Voilà de nobles paroles que vous devriez peser consciencieusement, M. Basile ; et si votre zèle pour le salut des âmes est sincère, peut-être auraient-elles pour effet de vous faire modifier considérablement votre manière d'agir vis-à-vis de vos frères.

Mais non ; mettant de côté ce conseil de St. François de Salles : " Point de sévérité ; reprenez " toujours en toute sorte de patience, " et ces belles paroles de St. Jean-Chrysostôme : " Le langage de " la vérité doit être calme et indulgent, " vous ambitionnez de jouer au Canada le rôle que M. Veuillot s'est arrogé en Europe : celui, comme vous dites, *d'éloigner de l'arche les profanateurs à coups de fouet et de bâton.*

Il me semble, M. Basile, que ce n'est pas là la morale que notre Sauveur enseigne dans sa parabole du Bon Pasteur, qui cherche ses brebis égarées et les ramène doucement au bercail. Jésus-

Christ, mon cher M. Basile, n'a pris la verge qu'une seule fois dans sa vie, lui, et c'était pour chasser les marchands du temple, c'est-à-dire ceux qui, comme votre école, se servent du sanctuaire pour faire de l'agiotage politique et satisfaire leurs ambitions mondaines.

Réfléchissez bien à cela, M. Basile ; et puisque nous en sommes à parler de l'Evangile, je vous rappellerai, ce que vous oubliez trop souvent, si vous l'avez jamais su, que St. Luc a écrit quelque part : "Ne jugez pas autrui si vous ne voulez pas être jugé vous-même." Je soumettrai aussi à vos dévotes méditations ce que Jésus disait du pharisien hypocrite qui se tenait debout dans le devant du temple, et les paroles que St. Mathieu adressait à "ceux qui aiment les siéges élevés dans les synagogues et qui veulent être appelés *Rabbi.*"

Vous êtes fort sur les faux-fuyants, M. Basile. Vous essayez de déplacer la question en citant certains vers où j'ai stigmatisé la conduite de nos hommes d'État infidèles à leur mission, et pour rejeter sur moi la responsabilité de l'agression, je suppose, vous avez l'air de prendre cela comme vous étant adressé. Je proteste, M. Basile, que telle n'a pas été mon intention ; en écrivant cela, je ne pensais guère à vous, je vous l'affirme. Mais si vous trouvez que le bonnet vous convient, c'est votre affaire.

Tandis que vous étiez en frais, vous auriez pu citer aussi mes vers à l'adresse des *histrions sacriléges qui tendent des piéges aux croyances du peuple, et dressent leurs tréteaux jusques à l'ombre des autels ;* ou bien encore les strophes où je dis un mot de ceux qui donnent à leurs tripotages politiques le *sanctuaire pour décor*, et jettent dans le même pla-

teau de la balance *la loyauté du prêtre* avec *le baiser de Judas*. Puisqu'il vous fallait absolument un bonnet, celui-là vous aurait encore mieux coiffé, M. Basile.

Tenez, mon ami, prenez un conseil ; mettez votre religion un peu mieux en pratique, et inquiétez-vous un peu moins de la manière dont les autres remplissent leurs devoirs religieux. Nous en serons beaucoup mieux, et vous n'en serez pas pire. La religion bien comprise est trop belle et trop sainte, pour qu'on doive la mettre ainsi à toutes les sauces, et s'en faire un instrument à satisfaire ses petites passions. Au lieu de faire aimer l'Eglise, vous la feriez détester, si l'on ne connaissait mieux cette divine doctrine prêchée par celui qui disait à ses disciples : " Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. "

Encore un mot, M. Basile.

Vous dites : " M Fréchette a beau protester " qu'il ne m'en veut aucunement, et que mes criti- " ques ne lui ont pas déplu le moins du monde, il " ne doit pas avoir oublié la lettre d'injures qu'il " m'écrivait de Chicago, après la publication de mes " articles. "

Eh bien, M. Basile, je vous défie de montrer une seule ligne de ma part où je me plaigne de vos appréciations littéraires. Si je vous ai écrit de Chicago, ce n'a dû être que pour vous faire remarquer que vous crachiez naïvement en l'air en m'accusant de *lâcheté*, parce que je ne m'étais pas enrôlé dans les zouaves pontificaux ; et pour vous souffler à l'oreille que de semblables mots peuvent devenir malsains dans la bouche de ceux qui les adressent à des gens qui ne demeurent pas à quatre cents lieues de distance. Vous avez prouvé de-

puis que vous m'aviez fort bien compris, M. Basile. (*)

Je terminerai, pour cette fois, en vous priant de ne plus mettre entre guillemets des phrases de votre crû, afin de me les attribuer. Vous sentez que je ne tiens pas absolument à signer vos œuvres.

Vous dites que vous n'avez pas fini. A bientôt donc, M. Basile ! Si vous désirez une nouvelle râclée, il y a encore du bois vert.

Lundi, 27 novembre 1871.

(*) Bien qu'il m'eût menacé de publier cette lettre, M. Routhier ne l'a jamais fait, malgré ce défi.

TROISIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Vous avez un peu de la nature du lièvre. Vous faites des sauts, des enjambées, des voltes-faces ; le diable en personne vous suivrait à peine à la piste. Vous êtes ingambe, M. Basile ; et c'est une nouvelle qualité que j'ajoute à toutes celles pour lesquelles je vous ai déjà donné crédit.

Quelle souplesse ! D'un bond vous sautez de Paris à Chicago, de la *Lanterne* au pétrole, du père Caussette à Victor Hugo, de Napoléon III à la Providence, des Contes de Lafontaine à l'Ecriture-Sainte..... et lorsque vous vous croyez hors de portée, vous couronnez tous vos chassés-croisés par une étourdissante cabriole, et, retombant sur vos pattes, vous vous écriez hors d'haleine :

"Croyez-vous au surnaturel, M. Fréchette."

Comprends pas ! Est-ce que vous voudriez savoir ce que je pense de Home et des frères Davenport ? Me soupçonneriez-vous d'avoir un faible pour la science du juge Edmunds et du Dr. Slade ? Tiendriez-vous à connaître mon opinion sur Cagliostro ? Ce n'est pas la peine, n'est-ce pas ?

D'un autre côté, si c'est une profession de foi dans la Providence que vous me demandez, j'aurais bien le droit de vous dire : " De quoi vous mêlez-vous ? " Mais je veux être bon prince, et puisque cela vous intéresse, M. Basile, je vais en deux mots vous édifier sur ce point :

Je crois en une Providence qui récompense la vertu et punit le crime, soit dans ce monde, soit dans l'autre; mais je ne crois pas en une providence dont vous tiendriez les ficelles, vous ou aucun de votre école, M. Basile.

Je crois en une Providence juste et bonne, au-dessus de nos préjugés et de nos misères; mais non pas en une providence de commande, qui serait l'instrument des petits ambitieux, et l'humble servante de toutes les hypocrisies, M. Basile.

Je reconnais dans la Providence le suprême régulateur de l'Univers; mais je ne la crois pas complice de vos haînes aveugles, de vos ostracismes injustes, de vos fanatiques intolérances, et encore moins de certaines autres petites saletés qui se commettent journellement en son nom, M. Basile.

Dieu nous préserve d'une Providence qui s'appellerait *Basile Routhier !*

Je n'ai nulle objection à voir le doigt de Dieu dans les malheurs qui viennent de fondre sur la France, mais je vous l'affirme dans toute la sincérité de mon cœur, j'en aurais beaucoup à admettre que *Teresa* et la *Belle-Hélène* en fussent la cause. Vous essayez de prendre la tangente, pour échapper au ridicule de cette assertion, cela se conçoit. Mais moi, je tiens à vous ramener au point de départ. Faites le lièvre tant que vous voudrez, je vous avertis que je suis bon limier.

Ah ! M. Basile, si *le rire est le père des vices*, comme vous dites, faites pénitence, car il est écrit: " Malheur à celui par qui le scandale arrive !"

Il n'est point étonnant du reste que vous n'aimiez pas cet agréable désopilement de la rate si favorable à la digestion, M. Basile; pour être de

bon compte, il faut admettre que le public n'est pas raisonnable et qu'il en abuse à votre égard.

Mais de votre côté, ne seriez-vous pas un peu sévère à l'égard de ces pauvres rieurs ? Après tout, plusieurs grands saints ont été cités pour leur belle humeur et leurs joyeux propos. Pie IX lui-même est, dit-on, d'une charmante gaieté. Et puis, ne savez-vous pas que les Contes de Bocace ont été imprimés à Florence en 1573, avec un beau privilége du pape Grégoire XIII qui disait qu'en cela il marchait sur les traces de son glorieux prédécesseur Pie V ? Ne savez-vous pas que les Contes de Lafontaine qui, suivant vous, ont attiré la colère divine sur la France, ont été publiés à Lyon par le célèbre jésuite et écrivain catholique, le père de Colonia ? C'est l'abbé de Longuerue qui le dit. (*)

Au reste, moi, M. Basile, j'aime à rire ; et si vous tenez absolument à me corriger de ce défaut-là, commencez par ne plus écrire. Jusque-là, je me tiens les côtes, c'est plus fort que moi.

Mais revenons à la Providence.

Vous êtes scandalisé, M. Basile, de ce que j'aie employé le mot de *fatalité* au sujet du désastre de Chicago. Encore une hérésie !....... Ma foi, M. Basile libre à vous de voir des châtiments dans toutes les calamités qui arrivent ici-bas ; pour moi, je crois qu'il nous serait téméraire de vouloir sonder

(*) Je ne prétends pas ici justifier ce qu'il y a de mauvais dans les ouvrages de Bocace et de Lafontaine ; je veux seulement démontrer qu'au point de vue des mœurs du temps où ils ont été écrits, ils n'étaient pas aussi condamnables qu'ils le paraissent aujourd'hui. Il me semble que si quelque chose eût dû attirer les châtiments de Dieu sur la France de Louis XIV, ce n'étaient point tant les Contes de Lafontaine, que les débordements qui ont rendu célèbre la cour du *grand roi*.

tous les mystères de la Providence, et assigner à son action le cercle étroit de nos préjugés et de nos passions. Et puis, M. Basile, si tous les malheurs qui nous frappent devaient donner la mesure de nos iniquités, que faudrait-il donc penser de notre pauvre St. Roch, par exemple ? Ne pourrait-on pas l'accuser de rendre des points à Sodôme et Gomorrhe ? Et le séminaire de Québec ! Et notre couvent des Sœurs de la charité ! n'ont-ils pas été incendiés chacun trois fois au moins ?.....

Allons donc, M. Basile, vous voyez bien que vous êtes fou !

Tenez, vous n'avez pas été, que je sache, chargé d'interpréter les décrets de la Providencee. Le Très-Haut ne vous a pas nommé son agent général. Les enseignements qui ressortent des grands événements qui se passent sous nos yeux, n'ont pas besoin de votre éloquence pour porter leurs fruits. Laissez faire le bon Dieu ; il entend son métier, et s'il est de mon goût, il doit détester les officieux. Avec cela qu'en voulant toucher à tout, vous gâtez les meilleurs plats. Ouvrez l'écriture et vous trouverez cette consolante parole : " Dieu châtie ceux qu'il aime ! "

Maintenant, M. Basile, à mon tour ! Vous me permettrez bien de vous poser quelques petites questions, n'est-ce pas ? J'aimerais, moi aussi, à connaître vos vues touchant la somme de surnaturel qui doit entrer dans certaines choses d'ici-bas.

Par exemple, dites-moi, M. Basile, faut-il voir le doigt de Dieu dans la lettre anonyme remplie d'injures que le révérend M. Patry, curé de St. Paschal, a reçue de Kamouraska, pendant votre

élection, de la part d'un certain saint homme que vous connaissez bien ?......

Y a-t-il eu intervention directe de la Providence dans la mise en circulation de faux billets de banque, qui s'est faite sur une si large échelle, à la même époque, dans le comté de Kamouraska, par l'entremise de vos agents électoraux ?......

Y avait-il du surnaturel dans les peintures à fresques rien moins qu'odoriférantes, dont on a si souvent badigeonné vos dieux lares à la barbe de votre immense popularité ?......

Pour ma part, j'ai peine à voir, dans ce dernier fait surtout, autre chose qu'un acte purement humain.

Quoiqu'il en soit, en attendant que vous nous exposiez votre manière de voir et surtout de sentir ces choses, je vous parlerai, à mon tour, de ce que les gens sensés regardent comme la cause la plus directe de ce que vous appelez la décadence du peuple français. Vous y mettez trois colonnes : quelques lignes me suffiront.

Ecoutez bien, M. Basile. Quand on voit la plus belle nation du monde à plat-ventre, pendant dix-huit ans, devant un aventurier de l'espèce de Napoléon III, on n'est plus étonné de la voir sans force et sans énergie au jour de l'épreuve. Ce sont ceux qui se sont inclinés devant le parjure ; ceux qui ont donné le titre d'homme providentiel à un conspirateur sans vergogne ; ceux qui, comme vous, M. Basile, ont trouvé le mot de *malheureuse entreprise*, pour pallier le crime de Boulogne-sur-mer ; ceux qui ont appelé sauveur de la patrie, l'égorgeur du deux-décembre ; ceux qui se sont agenouillés devant tous les attentats à la morale publique ; ceux qui ont adoré le succès les mains

teintes de sang, que nous devons tenir responsables de la démoralisation qui a envahi la France, pendant ces dernières années ! Vous parlez de révolution ; mais vous avez sanctionné et acclamé la plus hideuse de toutes les révolutions, à l'avénement de l'ex-carbonaro des Romagnes Et, encore aujourd'hui que la pauvre France épuisée essaie de se relever en inaugurant un régime d'ordre et d'honnêteté, votre M. Veuillot soulève les esprits contre le gouvernement établi, et prêche la révolution en faveur d'une dynastie à jamais jugée et condamnée. La révolution qui met un monarque sur le trône est-elle plus légitime que celle qui fonde une république ? (*) Pour Dieu, M. Basile, comprenez-vous donc vous-même !

Mais il est inutile de traiter ces questions-là avec vous; vous n'y entendez rien, et vous ne voulez rien y entendre. Vous n'avez qu'un principe, l'intérêt; qu'un but, arriver. Pour votre école, la morale, la sincérité, le patriotisme, les convictions, blague que tout cela. Le succès, voilà le grand mot. A vos yeux, celui qui conserve encore quelque croyance au fond du cœur, pour qui la vertu civique n'est pas un vain mot, n'est qu'un imbécile, une tête chaude, un écervelé, un exalté qui n'a pas assez de jugement pour choisir le parti politique qui saura le pousser. M. Basile, avec ces principes-là, on va où la France en est rendue aujourd'hui......

Mais assez sur ce sujet. Nous parlions tout à l'heure de vos évolutions chorégraphiques; je constate qu'il y a surtout un point où vous aimez tout particulièrement à revenir gambader. Ce sont

(*) M. Routhier n'a jamais répondu à cette question.

Mes Loisirs. Pauvre petit livre, il n'a jamais tant fait parler de lui. Je croyais ce péché de jeunesse enterré pour toujours dans la poudre de l'oubli, et voilà que vous le réveillez à tout propos pour en faire les appréciations les plus multicolores qui aient jamais accueilli nouvelle publication. Un jour, ce petit volume est très passable, ma foi! *Inépuisable, fécondité, richesse de couleur merveilleuse, expression toujours riche, vers presque toujours beau, vol parfois majestueux, quelquefois sublime, le plus souvent plein de grâce et d'harmonie, tours de force étonnants, pages admirables, chants d'une rare beauté, un vrai poëte, etc., etc.* Un peu plus tard, vous vous accusez d'avoir été partial; vous regrettez bien tous ces compliments, et vous avouez ingénuement avoir été mauvais juge. Enfin, dans votre dernier article, *Mes Loisirs* ne valent plus rien du tout; ce ne sont plus que des *vers sonores*, et il m'aurait fallu, dites-vous, y introduire le nom de *Basile*, pour y mettre un peu d'esprit. Mauvais moyen, M. Basile; ceux qui vous ont baptisé reconnaissent aujourd'hui sa complète inefficacité.

Quant à mon petit volume, je vous l'admets une fois pour toutes, M. Basile, ça ne vaut rien; et vous auriez pu vous épargner toute cette dégringolade, pour en arriver à être parfaitement de mon avis là-dessus. En rabâchant toujours la même rengaine, vous finissez par vous contredire et vous découvrez inutilement vos ficelles. Un peu plus d'habileté, parbleu! ou vous me forcerez de ne plus discuter avec vous.

Et puis vous n'avez aucun ménagement pour vos lecteurs. Vous nous conseillez de relire vos chapîtres sur le *Rire des hommes* et le *Rire de Dieu!* Décidément vous voulez nous assassiner, M. Basile.

Et dire que vous citez le *Siècle*, l'organe des libres-penseurs ! Mais vous le lisez donc ! Et, ce qui plus est, vous le regardez comme une autorité....... Horreur ! M. Basile, horreur !

Cachez mieux vos ficelles, encore une fois.

Je ne vous citerai point le *Siècle*, moi, je ne le lis jamais ; mais je vous mettrai sous les yeux un mot que le grand philosophe catholique Balmès, semble avoir écrit expressément pour votre école :

" Je suis profondément convaincu, dit-il, qu'on " met en danger les intérêts du catholicisme, " toutes les fois qu'on l'identifie, en faisant son " apologie avec une cause politique quelconque. "

Répondez à cela, M. Basile ! (*)

Lundi, 4 décembre 1871.

(*) M. Routhier s'en est bien donné garde.

QUATRIEME LETTRE.

Mon cher M. Bazile,

Ah ! par exemple vous êtes trop exigeant. J'ai tout fait pour vous être agréable. J'ai même renoncé aux figures de rhétorique qui n'ont pas l'honneur de vous revenir, et voilà que vous voulez me priver du plaisir de vous donner le nom si euphonique que, dans un moment de prophétique inspiration, votre parrain a cru le plus propre à désigner votre intéressante individualité. En cela, parait-il, je me rends coupable d'une *inconvenante familiarité*. Vraiment M. Basile, vous vous autorisez si souvent de notre *vieille amitié*, pour pour me décocher une foule de petits traits plus ou moins assasins, il me semble que je puis bien m'en prévaloir jusqu'au point de vous appeler par votre petit nom. Et puis, vous l'admettrez, ce nom là a je ne sais quel cachet particulier ; il a comme un parfum de......de quelque chose quoi : enfin il me plait. *Basile !* cela en dit si long en quelques lettres ; cela peint si bien mon homme ! Il est probable que c'est précisément pour cette raison-là, que ce doux nom vous turlupine tant. Ma foi, tant pis, je n'y puis rien. Je me suis prêté jusqu'ici à presque toutes vos petites exigences ; mais sur ce point,—inutile pour vous d'y revenir si souvent,—je suis inflexible comme un dieu terme.

Donc, Basile tu as été et Basile tu seras. C'est plus fort que moi.

Vous n'avez pas le droit de vous plaindre, du reste. Il me semble que je suis accommodant comme pas un. Voyez ! vous m'accusez d'avoir des défauts : je ne le conteste pas : l'Imitation nous enseigne qu'il faut se mépriser soi-même. Vous prétendez que j'ai peu ou point d'esprit : je m'en glorifie en songeant que vous appelez les Dupanloup, les Thiers, les Favre, les Simon, les Pelletan, les Picard, des *phraseurs sans science véritable*. Vous insinez avec grâce que ma clientèle ne vaut pas la vôtre : je suis d'autant mieux disposé à l'admettre que je n'ai jamais fait la combette au gouvernement pour obtenir la charge d'avocat de la Couronne pour le district de Kamouraska. Vous dites que je n'ai aucune notion de savoir vivre et de bonne éducation : je ne m'en affecte guère, attendu que je trouve un correctif très-éloquent dans vos *Causeries*, où vous me donnez le doux nom d'*ami* presque à chaque ligne. Enfin, vous ajoutez que mes vers ne valent rien : c'est bien triste, mais je me console en me rappelant que vous m'avez prié plus d'une fois de corriger les vôtres.

Convenez que je prends bien les choses, M Basile.

Et puis, voyez donc ! Vous m'appelez *traître, matador, gamin, scapin* ; vous me jetez à la figure les mots de *niaiseries* de *mensonge* de *police correctionnelle* ; que dis-je, vous êtes assez impitoyable pour m'écraser sous l'épithète horripilante d'*exilé chicagouin*...et je ne rétorque pas. Avouez-le, M. Basile, vous avez rarement rencontré un adversaire d'aussi bonne composition que moi.

C'est peut-être ce qui vous a engagé à prévenir le public que notre polémique doit encore durer *trois mois*, à moins que vous ne l'ayez fait pour

vous excuser de mettre quinze jours à répondre à chacune de mes lettres. Dans tous les cas, je n'oserais pas, assumer la tâche de vous suivre; si longtemps : et cela pour deux raisons. D'abord, je ne suis point payé à tant la ligne, moi ; et puis si je dois juger de vos prochains articles d'après ceux que vous avez déjà publiés, le débat me semble à peu près clos à l'heure qu'il est. En effet, vous avez tout rengaîné et tout avalé. Vous n'avez pas maintenu un seul de vos avancés ; vous n'avez pas paré une seule de mes attaques, et dans votre dernier article surtout, vous abandonnez entièrement le terrain sur lequel avait commencé la contestation.

Voyons si la chose n'est pas exacte.

1o Vous m'avez accusé d'irréligion et d'impiété : —rengaîné !

2o Vous avez écrit que j'avais diffâmé les institutions de mon pays :—rengaîné !

3o Vous m'avez taxé de *lâcheté* pour ne m'être pas enrôlé au service du Pape :—rengaîné !

4o Vous avez prétendu que les libéraux canadiens qui se disent catholiques sont les hypocrites : —rengainé !

5o Vous les avez montrés comme des ennemis de l'ordre et de la religion :—rengaîné !

6o Vous avez avancé que j'étais blessé de vos appréciations littéraires, et que vous aviez une lettre pour le prouver :—rengaîné !

Voilà M. Basile, le chapitre de vos reculades, passons à celui des pillules qu'il vous a fallu digérer :

1o Je vous ai pris en flagrant délit de mesquine réclame :—avalé !

2o Je vous ai accusé de faire le nécessaire auprès

du clergé dont les plus hautes autorités vous répudient ouvertement :—avalé !

3o J'ai fait voir le suprême ridicule de votre raisonnement au sujet des grandes questions qui intéressent le pays :—avalé !

4o J'ai montré votre école se servant du crucifix comme d'un marchepied, et du sanctuàire comme d'un tripot :—avalé !

5o J'ai prouvé que, tout en faisant si grande parade de vos principes religieux, vous fouliez aux pieds les enseignements de l'Eglise dans vos discussions scandaleuses :—avalé !

J'en passe et des meilleures.

Vous sentez bien, M. Basile, qu'en face d'un adversaire de cette force un homme sérieux n'a rien de mieux à faire qu'à cesser toute discussion, à moins que, comme moi, il ne s'amuse à rire des divagations d'un esprit malade qui vous répond Carcasonne, lorsqu'on lui parle Pontoise. Je vous l'ai déjà dit, on aime à rire, et c'est à cette circonstance que vous êtes redevable de l'attention qui s'attache à notre petite polémique, et de la complaisance que je mets à vous faire poser.

D'honneur, je vous croyais plus fort, M. Basile. Je m'attendais à des sophimes, à quelque chose enfin ; mais non, rien ! moins que rien !

Des raisonnements de la force de celui-ci, par exemple : M. Fréchette n'a pas le droit de citer les auteurs sacrés, lui qui a commis des philippiques comme la *Voix d'un Exilé* ; et deux longues colonnes pour délayer cette ineffabilité !

Voyons M. Basile, tendez les oreilles, et essayez de comprendre. En supposant même que j'aurais manqué aux préceptes chrétiens en attaquant *politiquement* des hommes *politiques*, je ne me suis

jamais fait fort de parler au nom de la religion, moi. Mais vous, M. Basile, quand vous vous posez en modèle de toutes les vertus, en défenseur de l'arche d'alliance, en interprète infaillible de la doctrine évangélique, n'ai-je pas le droit de vous dire que vous méconnaissez cette même doctrine, en éclaboussant à cœur-joie la réputation de votre prochain, et en essayant de faire de la religion la complice de vos haînes injustes et de vos ambitions mesquines ? Comprenez-vous M. Basile, que nous ne sommes pas dans les mêmes conditions ; et qu'en citant les pères de l'Eglise et les évangélistes qui parlent de charité, je n'ai pas eu la prétention de me donner comme inattaquable sous ce rapport, mais que tout se réduisait à vous dire : Médecin, guéris-toi, toi-même ?

Vous devez saisir la chose M. Basile ; cela me semble assez clair, même pour vous !

A propos de la *Voix d'un Exilé*, si vous tenez,— comme tout me porte à le croire,—à ce que le *Nouveau-Monde* la reproduise en entier, je pourrai vous en adresser la dernière édition, M. Basile. vous y trouverez certaines notes explicatives, appuyées sur des faits de notoriété publique, qui vous édifieront complètement au sujet de certaines choses que vous feignez de ne pas comprendre, telles que l'idyle de la Gatineau, par exemple. Cela pourra en même temps intéresser tout particulièrement les lecteurs du *Nouveau-Monde*, dont le rédacteur en chef (à cette époque) était l'un des héros de cette romanesque aventure. Du reste, il y en a pour bien des gens, car la nomenclature est jolie. Les églogues de Kamouraska n'y figurent pas ; mais qu'à cela ne tienne, je puis ajouter un post-scriptum qui relaterait par exemple les faits

et gestes d'un saint homme que vous connaissez, lequel fut troublé, un soir, dans ses nocturnes et sentimentales œuvres de piété, par des mauvais plaisants qui lui présentèrent un certain vase qui n'est point le *pot aux roses.* C'est à votre service M. Basile.

Comme vous êtes gauche aussi ! On dirait que vous ne vous étudiez qu'à me donner des armes pour vous combattre. Ainsi par exemple, tout en me gratifiant des jolies épithètes que je citais plus haut, vous avez l'aplomb de dire que je *glisse sur la pente de l'invective* ; et à l'appui de cette assertion, vous avancez carrément que je vous ai appliqué le mot de *race de vipères.* D'abord, vous avez rêvé cela, M. Basile ; mais l'eussé-je fait, qu'auriez-vous à dire ? N'avez-vous pas écrit cette phrase dans vos *Causeries du Dimanche*, en parlant de St. Jean-Baptiste :...... " les Pharisiens baissaient la tête devant ce *langage énergique que notre siècle efféminé appelle violent* et dont le Christ s'est servi tant de fois, *race de vipères*, etc.... ? "

Plus loin, vous jurez vos grands dieux, avec un sérieux impayable, que pendant votre élection—en 1867 !—vous n'avez jamais traité votre adversaire, M. Pelletier, de démolisseur de colonnes et d'assassin de Mgr. Darboy. Elle est bonne la farce ! Mais songez donc, mon cher M. Basile, qu'à cette époque, Mgr. Darboy se portait fort bien, et la colonne aussi !....Mais vous êtes d'une naïveté incroyable, ou bien vous conspirez contre ma vie : vous avez juré de me faire crever !

Vous niez aussi avoir voulu faire la leçon à Mgr. de Québec, qui a publiquement traité les libéraux comme des catholiques. C'est bien ; j'aime à vous voir, une fois au moins, à la question. Mais dites-

moi, M. Basile, que signifie donc cette phrase que je lis, dans votre pamphlet : " *Il ne faut pas cesser de le combattre* (le libéralisme en Canada), car de toutes les *doctrines subversives* c'est la plus spécieuse et la plus insinuante."

Et cette autre : " La nouvelle école qui *s'introduit parmi nous*, c'est le catholicisme libéral et c'est elle que nous sommes disposés à combattre."

Et encore celle-ci : " *Défions-nous* de ces tangentes qui conduisent à l'abîme, sous les beaux noms de libéralisme et de catholicisme libéral."

Enfin, n'avez vous pas écrit un chapître tout entier pour démontrer que les libéraux canadiens, qui forment l'opposition nécessaire à tout gouvernement constitutionnel, sont des disciples de Voltaire, et que, lorsqu'ils se disent catholiques, c'est pour mieux atteindre leur but qui est de détruire la religion ?

Que donnez-vous à entendre par là ? N'est-ce pas exactement comme si vous disiez à Mgr. de Québec : " Monseigneur, vous invitez des orateurs libéraux à prendre la parole dans une démonstration en faveur du souverain pontife ; c'est une bêtise que vous faites, attendu que ces libéraux sont tous imbus de doctrines voltairiennes ; s'ils font acte de religion, c'est pour mieux cacher leur jeu. Il ne faut pas cesser de les combattre, autrement vous nous conduirez à l'abîme. Vous n'entendez rien à ces choses-là, vous, Monseigneur ; mais c'est moi, Basile Routhier, qui vous le dis."

Mais ce n'est pas là la seule circonstance où vous vous placiez en opposition directe avec votre premier supérieur ecclésiastique ; j'y reviendrai plus bas. En attendant, sachez que vous faites un

avancé gratuit en disant que j'ai représenté Sa Grâce Mgr. l'Archévêque de Québec comme un ami *particulier* des libéraux ; j'ai seulement fait ressortir le contraste de votre conduite si intolérante avec la sienne qui est toute de conciliation. Mgr. de Québec n'ignore pas, lui, qu'il y a deux espèces de libéralisme : le libéralisme religieux qui est condamné par l'encyclique *Quantà curà*, et le libéralisme purement politique dont les principes sont laissés à la libre discussion des hommes.

Etudiez donc un peu, M. Basile, avant d'aborder les sujets que vous avez la prétention de traiter. Ouvrez les grands auteurs de théologie, le cardinal Bellarmin, par exemple, et vous verrez la différence qu'ils font entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, dans leur origine et dans leurs attributions :

" D'où suit, dit Bellarmin, une double différence, entre la puissance politique et la puissance ecclésiastique ; 1o. Différence du côté du sujet, puisque la puissance politique se trouve *dans la multitude*, et la puissance ecclésiastique dans un homme *immédiatement* comme dans son sujet ; 2o. Différence du côté de la cause, puisque la puissance politique, considérée généralement, est de droit divin, et en particulier, *du droit des gens*. Tandis que la puissance ecclésiastique est *de toute manière* de droit divin, et émane *immédiatement* de Dieu. " Est-ce assez clair, qu'en dites-vous ?

Et puis, vous n'êtes pas plus véridique en disant que je m'abrite derrière l'Université-Laval.

Non, M. Basile, vous vous trompez ; seulement, j'honore et vénère cette noble institution, tandis que votre école, elle, a déjà plus d'une fois essayé

de la mordre au talon. Ce n'est pas plus malin que cela.

Quant à ce qui est de m'abriter derrière Mgr. l'Archevêque, il n'y a pas de danger qu'on puisse vous reprocher d'en faire autant, vous qui lui passez devant le nez, pour aller chercher, pour votre livre, des approbations épiscopales dans un autre diocèse.

Vous direz peut-être que votre pamphlet a été imprimé à Montréal ; mais personne n'ignore qu'il a d'abord paru dans les journaux de Québec ; et comme vous appartenez à ce diocèse, les lois du bon sens comme celles du savoir-vivre, vous faisaient un devoir de vous adresser d'abord à Mgr. de Québec.

Comment n'avez-vous pas senti la grossière inconvenance que vous commettiez là ! Ne savez-vous pas que c'est un sanglant soufflet que vous avez donné ainsi à la face de votre Archevêque ! Oh ! je sais bien, moi, ce qui vous a empêché de demander son approbation ; c'est que vous saviez que vous ne l'obtiendriez pas. Si je ne dis pas vrai, prouvez-le en en publiant une. Je vous défie, entendez-vous, je vous défie de l'obtenir ! *

Et puis que signifie cette longue réclame que vous venez de publier en faveur de l'œuvre du père Monnot, quand vous savez que la prédication de cette œuvre jusqu'alors simplement tolerée dans le diocèse, vient d'être expressément suspendue par l'Archevêque ? N'est-ce pas une autre preuve de votre esprit d'insubordination ?

Je veux bien croire que cette œuvre est excellente en elle-même, et que la permission de la

---

* M. Bouthier n'a jamais répondu à ce défi.

prêcher n'a été retirée que pour des considérations toutes particulières. Mais est-ce bien à vous de vous faire le juge de ces considérations, et de dire à votre Archevêque : " Vous trouvez, vous, que les sommes recueillies pour cette œuvre, ont atteint un chiffre qu'il ne serait pas sage de laisser dépasser ; eh bien, moi, Basile Routhier, je prétends que vous avez tort ; et si vous nous empêchez de prêcher dans la chaire, je prêcherai dans les journaux ! "

Voilà pourtant ce que vous faites, M. Basile.

Mais pourquoi raisonner avec un homme qui regarde l'invention de l'imprimerie comme une œuvre diabolique ; qui blâme tous les progrès modernes comme propageant nécessairement le *naturalisme ;* qui dit que notre siècle marche comme une écrevisse, et qui affirme que le journalisme est une des plaies de l'humanité ? *

Le fait est, M. Bazile, que vous n'êtes pas capable de dire un mot sans vous enferrer à faire pitié. Prenez donc le parti de vous taire. Lisez l'Imitation ; vous y trouverez cette phrase : " Si les " hommes prenaient autant de soin à déraciner les " vices de leur cœur, et à y semer les vertus, qu'ils " s'en donnent à *agiter des questions*, on ne verrait " pas tant de maux et de scandale parmi le peuple."

" Un zèle trop ardent, dit le père de Colonia, " mène souvent au delà du but, et fait tomber dans " l'égarement." Prenez garde M. Basile !

Un mot de plus. Vous dites dans votre dernière lettre, avec un air de touchante humilité : " Mes " adversaires en général ont peu d'haleine et ils " ne vont pas loin. La polémique produit sur

---

* Voir les *Causeries du Dimanche.*

" leur cerveau le même effet qu'une machine " pneumatique. Le vide s'y fait bientôt, et tout à " coup l'air manque."

Il n'y a toujours pas de danger qu'un semblable accident puisse jamais arriver au vôtre : car il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il renferme trop de vent pour que l'air y manque jamais !

Mardi, 12 Décembre, 1871.

CINQUIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Si vos instincts n'étaient pas si mauvais, vous me feriez pitié, et j'abandonnerais la discussion par un sentiment d'humanité.

J'ai vu, un jour, sur une grande route de la Louisiane, un serpent que la hache d'un passant indigné avait coupé par morceaux. Chacun de ses tronçons mutilés se tordait convulsivement ; sa gueule jetait une bave sanglante ; son dard impuissant s'agitait encore, et sa dent venimeuse mordait la poussière du chemin. Eh bien, parole d'honneur, tout serpent qu'il était, je le plaignais presque ; et c'est à peu près le sentiment que je viens d'éprouver en lisant votre dernier article.

Vous vous tordez, vous écumez, vous mordez à tout ce vous pouvez mordre ; et, en désespoir de cause, vous vous rejetez sans cesse avec fureur sur mes écrits passés, sans vous douter que vous ennuyez le public à force de répétitions et de divagations interminables. Vous parlez si souvent de mes vers, M. Basile, que je commence à croire que vous voudriez m'amener à parler des vôtres. Mais soyez tranquille là-dessus ; votre troisième prix ne m'a pas rendu envieux, et votre gloire ne m'offusque pas. Le seul mal que je vous souhaite, c'est que vous en écriviez de meilleurs et j'en serai heureux.

Tout en parlant de mes écrits, et en les sassant et ressassant à l'infini, vous essayez d'y trouver la

preuve que vous êtes justifiable de m'avoir taxé d'irréligion et de m'avoir montré comme un diffamateur des institutions de mon pays. Il faut voir l'argumentation ! Ma foi, si vous continuez, vous allez inventer un nouveau mode de raisonnement auquel on donnera votre nom : cela s'appellera de la logique à la Basile !

D'abord, pour prouver que j'ai diffamé les institutions de mon pays, vous citez les vers que j'écrivais pendant mon séjour aux Etats-Unis, contre nos ministres et contre quelques-uns des hommes flétris dont ils s'entouraient.

C'est cela même ; on voit cela d'ici : Paul Denis, J. B. Daoust, des *Institutions* ! ! !...... Il ne manquait plus que cela.

Quant à Messieurs Cartier, Chauveau, Ouimet et autres, je ne crois pas que même leurs admirateurs les plus fervents, aient encore songé à les mettre au rang d'*institutions nationales*. Il n'y a que vous qui puissiez avoir une pareille idée. Je ne désespère pas de vous les voir bientôt transformer en monuments publics...... si cela paye.

Basile, va !

Mais passons au plus sérieux ; à la question de religion.

Ça, par exemple, c'est à encadrer ; cela vaut son pesant de sucre d'orge. Tenons-nous bien.

Je ne puis plus être catholique, paraît-il, attendu que je ne suis point monarchiste, que je suis contre les privilèges de castes, que je suis démocrate enfin ! C'est plus mal écrit que cela sans doute, mais ça y est.

Bien, M. Basile ! vous avez toute ma reconnaissance. Je suis heureux que vous me donniez l'occasion de prouver, une fois pour toutes, votre

ignorance crasse à l'endroit de la doctrine catholique dans ses rapports avec les gouvernements civils. Il y a assez longtemps que vous et votre école essayez de faire croire au peuple que le mot république est synonyme d'hérésie ; que la démocratie est une impiété, et que le système monarchique est la seule forme de gouvernement autorisée par l'Eglise. Vous allez avaler la coupe jusqu'à la lie. Je ne m'amuserai pas à raisonner la chose avec vous, M. Basile ; je vous l'ai déjà dit : la logique la plus simple n'a aucune prise sur votre carapace. C'est avec les propres paroles des auteurs catholiques les plus en renom, des théologiens les plus orthodoxes, que je veux vous confondre.

Citons le cardinal Bellarmin, d'abord :

" Remarquez, dit-il, que les *formes* du gouver-
" nement, en particulier, sont du *droit des gens,*
" non du droit naturel ; puisqu'il dépend entière-
" rement de la *multitude* de constituer au-dessus
" d'elle-même un roi, des *consuls ou des magistrats ;*
" et moyennant une cause légitime, *la multitude*
" *peut changer une royauté en aristocratie, ou en démo-*
" *cratie,* et vice versà. "

Est-ce assez révolutionnaire cela, M. Basile ? Excommunié, Bellarmin !

Voyons maintenant ce que dit l'immortel Saavedra :

" Comme la puissance, dit-il, ne put rester ré-
" pandue dans tout le corps du peuple, à cause de
" la confusion qui aurait règné dans les résolutions
" et l'exécution ; comme il fallait nécessairement
" qu'il y eût quelqu'un qui commandât et quel-
" qu'un qui obéît, on se dépouilla de la puissance,
" on la déposa en un seul, ou en un petit nombre,

" ou en un grand nombre ; c'est-à-dire en l'une
" des trois formes de toute république, la monarchie, l'aristocratie ou la *démocratie.*"

Saavedra est-il un impie, M. Basile ?

Consultons maintenant Suarez :

" La puissance civile, dit-il, toutes les fois
" qu'on la trouve en un homme ou en un prince,
" est émanée, de droit légitime et ordinaire, du
" *peuple*, et de la *communauté*, soit *prochainement*,
" soit d'une façon plus éloignée ; et *pour qu'elle*
" *soit juste, on ne peut l'avoir autrement !*"

Est-ce assez démocratique cela, M. Basile ? Excommunié, Suarez !

Daniel Concina, dans sa théologie chrétienne dogmatico-morale, publiée à Rome en 1768, dit en propres termes :

" La puissance qui réside dans le prince, dans
" le roi, ou en plusieurs, soit nobles, soit *plébéiens*,
" *émane de la communauté elle-même*, prochainement
" ou d'une manière éloignée ; car cette puissance
" *ne vient point immédiatement de Dieu*....... Ainsi
" nous tenons pour fausse l'opinion qui affirme
" que Dieu confère *immédiatement et prochainement*
" cette puissance au roi, au prince, à un chef quel-
" conque du gouvernement suprême, *à l'exclusion*
" *du consentement tacite ou exprès de la république.*"

Est-ce assez républicain cela M. Basile ? Excommunié, Concina !

Passons à Billuart :

" Cette puissance de Dieu réside dans la *commu-*
" *nauté immédiatement et de droit naturel* ; mais elle
" ne réside dans les rois et les autres gouvernants
" que *médiatement* et de droit humain."

Est-ce assez démagogique cela, M. Basile ? Excommunié, Billuart !

Mais ce n'est pas tout; le *Compendium* de Salamanque s'exprime ainsi:

" Tous affirment que les princes reçoivent de " Dieu leur puissance; cependant, on dit avec " plus de vérité, qu'ils ne la reçoivent pas *immé-* " *diatement*, mais *moyennant le consentement du peuple*, " car tous les hommes *sont égaux en nature*, et, par " la nature, il n'y a ni supérieur ni inférieur."

Est-ce assez subversif cela, M. Basile? Ne vous semble-t-il pas entendre pétiller le pétrole?

Continuons encore. Que dit Busenbaum dans sa théologie morale, augmentée par St. Alphonse de Ligori:

" Le pouvoir de faire des lois, dit-il, appartient " à la *communauté des hommes*, laquelle le *transfère* à " un ou à *plusieurs*, afin que ceux-ci gouvernent la " communauté elle-même. "

Excommunié Busenbaum! Excommunié St. Alphonse de Liguori!

Ouvrons maintenant St. Thomas d'Aquin:

" L'autorité, dit-il, a été introduite par le droit " des gens qui est le droit *humain*."

Le savant docteur enseigne expressément la même chose en plusieurs endroits: 1, 2, Quest. 90, art. 3 ad 2; et Quest. 97, art. 3 ad 3. Excommunié, St. Thomas d'Aquin!

Dans son *Traité des Lois*, qui date du 1er tiers du dernier siècle, le cardinal Gotti énonce la même opinion comme préalablement admise, sans s'arrêter à la confirmer. Excommunié, le cardinal Gotti!

Je pourrais citer encore:

Mariana, (*De Lege.*)

Dominique Soto, (Lib. I, Quest. 18, art. 3.)

Ledesma, (2e part., Quest. 18, art. 3.)

Covarruvias, (in Pract., cap. I); et une infinité d'autres théologiens dont les doctrines, tout aussi démocratiques, font autorité dans l'Eglise.

Et dire que vous excommuniez toutes ces braves gens-là d'un trait de plume....... O Basile! Quand je vous disais que vous délogeriez les saints du Paradis, si cela payait !......

Voyons, soyez franc pour une fois. Ces autorités sont-elles suffisantes pour vous convaincre qu'on peut être autre chose que royaliste tout en restant catholique? Ces citations en disent-elles assez pour vous prouver que vous ne faites qu'exhiber votre ignorance lorsque vous représentez la religion comme nécessairement liée au monarchisme, et que vous me calomniez effrontément lorsque vous m'accusez d'impiété sous prétexte que je suis démocrate ?

Mais rappelez-vous donc, vous qui citez la bible à propos d'Annexion, que si Dieu a donné un roi au peuple hébreux, l'Ecriture dit expressément que c'était pour le punir de ses prévarications.

Tenez, M. Basile, étudiez! vous n'êtes qu'à l'*a b c* de ces questions-là. En attendant, je vous dirai avec Balmès :

" Si vous vous obstinez à prêter au droit divin
" un sens étrange qui n'est point le sien, présentez-
" moi un texte de l'Ecriture-Sainte, un monument
" des traditions reconnues comme articles de foi
" dans l'Eglise catholique, une décision des con-
" ciles ou des pontifes, qui démontre que votre
" interprétation est fondée. Jusqu'à cette démons-
" tration, j'aurai le droit de dire que vous imputez
" au Catholicisme des doctrines qu'il ne professe
" pas, des dogmes qu'il ne reconnaît pas. "

Une autre preuve que je suis un hérétique,

paraît-il, c'est que j'ai différé d'opinion avec une partie du clergé au sujet de la Confédération. Je répondrai à cela, M. Basile, quand vous m'aurez démontré que chaque curé est infaillible ; que la religion nous défend de différer d'opinion avec un prêtre en politique, ou tout au moins, que le clergé était unanime à approuver ce changement radical de constitution, sans appel au peuple.

Du reste, dans le cas même où j'aurais manqué sur ce point, ce n'est pas à vous de me le reprocher, M. Basile ! Croyez-vous qu'on ignore en haut lieu quel est l'auteur des diatribes insolentes que la *Gazette des Campagnes* a publiées contre les autorités religieuses du Diocèse ?

Toujours pris dans vos propres pièges...... pauvre Basile !

Il paraît que vous avez encore sur le cœur ce que j'ai dit de vos écrits sur les Etats-Unis. Le fait est que c'était coriace ; mais pourquoi diable vous mettez-vous toujours le doigt dans l'œil ? Vous écrivez à tort et à travers sur le compte des Américains ; vous entassez à leur sujet, dans des colonnes de journaux, les plus ébouriffantes platitudes qui puissent germer dans une cervelle détraquée ; et puis vous venez après cela nous avouer tout naïvement que vous n'aviez jamais visité leur pays ; vous ouvrez les yeux grands comme des piastres en vous apercevant qu'il y a des plaines dans l'Ouest ; vous êtes tout ébahi de trouver Pittsburgh un peu plus grand que Trois-Rivières ; vous tombez des nues en voyant des sujets religieux dans les sculptures du capitole, vous admettez ingénument, à Chicago, que vous avez eu jusqu'à présent des idées fausses au sujet des Etats-Unis, et—sublime du genre !—vous confessez que

vous n'avez pas encore lu la vie de Washington.......

Basile, Basile, Basile !

Quant au *Rire de Dieu* et au *Rire des hommes*, vous pouvez y tenir tant que vous voudrez ; je ne tiens pas plus à en faire voir le ridicule, qu'à démontrer que vous êtes plus Basile que jamais lorsque vous tirez gloire de ce que vous n'avez perdu votre élection que par 40 voix, contre un jeune homme comme vous, dans un comté où vous aviez en votre faveur toutes les influences du gouvernement et des faux billets de banque ; tandis que j'ai perdu la mienne par 300 voix, dans un comté beaucoup plus populeux, quand le gouvernement, les chemins de fer et les grandes compagnies commerciales employaient des sommes fabuleuses et même la coercition pour faire triompher mon adversaire, qui avait en outre tous les avantages que donnent une haute position et une popularité cultivée depuis vingt ans Au reste, pour un homme qui méprise tant l'opinion populaire, je trouve assez extraordinaire que vous vous incliniez ainsi devant le *Vox Populi*......

Tenez, M. Basile, je lisais dans l'*Opinion Publique* de la semaine dernière, une peinture si vraie de vous et de votre école, que je ne puis m'empêcher d'en faire deux courts extraits. Le premier est de la plume de M. Mousseau, un conservateur bien connu :

“ Tous les honnêtes gens, dit-il, sont profondément dégoûtés du rôle odieux joué par de jeunes ambitieux qui, pour faire leur petit bonhomme de chemin, cherchent à se rendre indispensables dans la sacristie *en morigénant les évêques* et en jetant de la boue à la figure de journalistes catholiques qui sont au moins leurs égaux sinon leurs supérieurs

à tous les points de vue. Que ne combattent-ils l'impiété ? Non ; *ils aiment mieux aigrir des jeunes gens respectables, qui ne demandent qu'à marcher sincèrement dans les rangs de la grande armée religieuse.* Ils se croient de taille à sauver seuls l'autel, et ne veulent pas d'associés. Ces jeunes missionnaires croient qu'il est de bonne politique de donner du bâton à tous ceux qui pourraient leur aider."

Le second porte pour signature le pseudonyme de *Balsamo* :

"Du moment, dit l'auteur, que l'opinion publique et la réputation des honnêtes gens sont livrés à ces énergumènes qui croient que tout leur est permis pour la gloire de leur *fausse religion*, il n'y a plus de limites à l'exagération, à l'invraisemblance et même à la malhonnêteté. N'y aura-t-il pas une réaction puissante dans le pays pour mettre un terme au règne de cette démagogie religieuse beaucoup plus dangereuse encore que la démagogie politique ? "

Oui, heureusement, M. Bazile, cette réaction se fait. Quand on voit, comme il y a quelques jours, dans un banquet en l'honneur de l'Immaculée Conception, à la même table que notre Archevêque, deux candidats qui, aux élections dernières, étaient représentés par vos journaux et par certains prêtres de votre école, comme des apostats, des garibaldiens, des pétroleurs, des communistes et des complices de l'assassinat de Mgr. Darboy,—l'un d'eux a été tout particulièrement diffâmé par vous,—on peut avoir espérance dans l'avenir. Le règne du cagotisme est fini ; c'est le tour des honnêtes gens et des catholiques sincères, quelles que soient leurs convictions politiques.

Tiens, mais vous parlez anglais aussi, M. Basile !

Vous avez écrit *what is that* sans une seule faute d'orthographe ; certes, ce n'est pas mal du tout! Eh bien, moi, j'ai une chose à vous dire, et je vais vous la dire en bon français, M. Basile :

Vous m'avez encore, dans votre dernier article, jeté le mot de *lâcheté* à la figure ; or, je sais où vous voudriez m'amener avec cette tactique d'escobar, et voilà pourquoi je ne vous demanderai point ce qu'on se demande en pareil cas entre hommes de bon ton. Aussi bien, je me rappelle ce qu'un grand poète a dit de ces journalistes de robe courte qui se retranchent derrière leurs principes pour insulter les honnêtes gens impunément :

> ..... Quand on va chez eux pour chercher leurs oreilles,
> Leurs oreilles n'y sont jamais !

Ne vous y fiez pas trop cependant, M. Basile ; car si la mesure devenait comble, je pourrais bien trouver quelque jour sous ma main l'instrument que tout gentilhomme a à sa disposition lorsqu'il s'agit de châtier un manant.

Tenez-vous le pour dit, M. Basile.

Lundi, 18 décembre 1871.

SIXIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Vous êtes né sous une mauvaise étoile ; tout le monde conspire un peu contre vous. Aussi, vous pleurnichez, vous faites la lippe, vous vous tournez de tout côté pour chercher des sympathies ; et lorsque vous n'apercevez autour de vous que des sourires sarcastiques et moqueurs, vous vous écriez du ton que prennent les moutards quand ils vous menacent *de le dire à maman* : " M. Fréchette n'est pas le seul à m'en vouloir ; toute la presse *voltairienne et libérale* est liguée contre moi !...... " Pourquoi ne pas dire de suite *tous les ennemis de Dieu*, M. Basile ?...... C'est évidemment ce que vous aviez dans la pensée ; dites-le allez ; ne vous gênez pas, vous en avez dit de pires.

Une chose vous a surtout agacé les nerfs. C'est la comparaison que l'*Opinion Publique* fait de mes articles avec ceux de Villemot Cela vous indigne, vous exaspère, vous surmonte. Vous citez quelques lignes de moi, et prenant votre pose à effet, vous intimez l'ordre à l'*Opinion Publique* de " déclarer *sur la foi de l'honneur*, si c'est là écrire comme Villemot ! " Voyons, M. Basile, calmez-vous. Je conçois que vous eussiez préféré que le compliment s'adressât aux *Causeries du Dimanche ;* mais c'est votre faute aussi. Pourquoi m'avez-vous comparé vous-même à M. de Lamartine ? Vous avez donné mauvais exemple aux autres, M. Basile ; subissez-en les conséquences.

Si je ne connaissais mon Basile à fond, le commencement de votre article du 15 m'aurait intrigué, ou plutôt j'aurais soupçonné le typographe de vous avoir joué un mauvais tour. Je cite mot pour mot :

" Mes *Causeries du Dimanche* lui servent toujours
" de titre, quoiqu'il n'en soit plus question depuis
" longtemps. Il est évident que M. Fréchette *veut*
" *changer de terrain*. Il fait des efforts inouïs *pour*
" *m'entraîner loin de la Voix d'un Exilé.*"

Comprenne qui pourra. Pour moi, M. Basile, je comprends une chose, c'est que notre polémique vous a tellement bouleversé le cerveau, que vous ne savez plus du tout ce que vous dites. Je n'essaie pas de réfuter : la logique à la Basile, vous savez, on ne raisonne pas avec cela ; on reproduit, voilà tout.

Vous avez un tic douloureux, M. Basile. Ce tic tient même du rhumatisme ; il change de place. Autrefois c'étaient *Mes Loisirs* qui vous faisaient trépigner ; maintenant c'est la *Voix d'un Exilé*. On a beau vous parler d'autre chose, tâcher de vous distraire, impossible. La *Voix d'un Exilé*, vous ne voyez plus que cela, vous ne parlez plus que de cela. C'est plus qu'un tic, c'est une manie. Vous disséquez chaque phrase ; vous examinez chaque mot à la loupe. Parfois c'est pour y trouver des blasphêmes ;—j'ai fait voir dans ma dernière lettre la façon adroite dont vous y parvenez ;—le plus souvent, c'est pour y découvrir une expression trop virulente, une peinture trop réelle, une diffamation quelconque.

" Quand on est poète et gentilhomme, dites-
" vous, dans vos *Causeries*, il y a des expressions
" dont la crudité doit révolter, et qui doivent être

" laissées aux poissardes. Quelle que soit la haîne
" qui déborde du cœur, il y a des injures, des in-
" vectives qui appartiennent au bourbier, et qui
" ne doivent pas sortir de la bouche d'un homme
" bien élevé."

Il y a de rudes choses dans la *Voix d'un Exilé*, c'est vrai, M. Basile. La phrase n'y est pas toujours musquée ; le vers ne s'y présente pas toujours en gants blancs. Enfin, ce n'est point de la poésie de salon, et—je ne le contesterai pas,—c'est peut-être mauvais genre. Mais que voulez-vous, M. Basile, dans mon indignation contre les gens de votre espèce, si j'ai ouvert le vocabulaire des poissardes, c'est que je l'ai trouvé entre les mains de M. Veuillot, votre *illustre maître*, le type du *gentilhomme*, celui que vous proclamez être, *quant à la forme, le premier écrivain de son temps.*

Vous n'avez probablement pas lu M. Veuillot plus que les autres auteurs que je vous ai déjà cités ; eh bien, moi qui le lis quelquefois, je vais vous faire connaître un peu sa manière. Vous me direz si la *Voix d'un Exilé* n'est pas un modèle de mansuétude et de bon ton, comparée au *Satyres* et aux *Couleuvres* du grand défenseur de l'arche d'alliance.

Voulez-vous des expressions à l'eau de rose ? Ecoutez :

" Peuples en train de pourrir,—mordre des
" fanges,—chant de la peste et de la pourriture,—
" ce que dit l'ulcère sur les corps dévorés,—odeur
" de gros vices,—pain des anges vomi des
" chiens ! " etc.

Voulez-vous savoir comment M. Veuillot, traite ses adversaires, lisez ; je cueille au hasard :

" Cuistres, valetaille, faquins, reîtres, ribauds,

" crapauds-volants, bourriches, bêtes, vauriens,
" singes, coquins, bélîtres, bavards, oisons, char-
" latans, vantards hurleurs, carognes, gueux
" insolents, canaille, chenapans, bandits, pillards,
" chacals, goujats, pirates, montres, avortons,
" bâtards, égorgeurs, scélérats, vampires, renégats,
" porcs, gorilles, taureaux, vipères, assassins !"

Voulez-vous de gracieuses images, du style d'homme bien élevé ? Pincez-vous le nez :

—Pied-plat ! que n'es-tu né dans ta Sparte si chère !
Bâti comme tu l'es, plein de honte, ton père
T'aurait fait disparaître au *fond du lieu secret*

—Sans blâmer son amour pour sa mère Cybèle,
J'estime qu'il se grise à lui prendre le pis.

—....Nous voyons sur la scène
Ignoble et vomissant, le chœur de ces salis.

—Cynique, lâche et tout fumant
De vin, d'orgueil et de viande.

—Mais pressé de produire, il cherche encore sa forme ;
Il craque et ne peut pondre. Un sage interrogé
Lui dit : *Fais...* (*un mot bas*), tu seras soulagé.

Voulez-vous du style " troussé " *par le premier écrivain de son temps, quant à la forme :*

Le beau, Finoche d'ordinaire
Va sécrétant son petit lait.
Il n'a ni style ni stylet,
Nature, *sauf l'air pistolet,*
L'a d'un esprit tout débonnaire
Troussé !

Voulez-vous de ces vers où la chasteté de l'expression le dispute à la délicatesse de la pensée ? Il n'y a que l'embarras du choix :

Quand je voyais la gloire........
Comme une fille immonde aux bras des polissons.

—Le dandy préférant la crasse à la disette,
Lui vend, avec son nom, *les restes de Frisette*....
Le sire est éreinté ; saura-t-il faire souche ?

—Qui lavera le corps de la prostituée ?

—Un jour que vous trottiez, la brise
Fit voir votre jambe bien prise ;
Cette jambe prit un lion......

—Sans mépriser à fond quelques restes d'appas,
Elle maintient ses droits au rang de vierge sage ;
Pour le monde et pour Dieu, son âme et son corsage,
Tout est réglé comme un compas.

—.... Pétrarque, sans retards,
Peupla Carpentras de bâtards.

—*Pondu* dans l'ombre, en débarras,
Par *mademoiselle*, sa mère......

—*Invite à ton lit* les escrocs
Et des Titis toujours plus sales......
Va, gueuse, et *prends-en à mourir*,
Et qu'on te voie enfin pourrir
Dans tes ordures colossales !

C'est la première fois, M. Basile, que ce que vous appelez *la ruelle* de l'*Evénement*, donne asile à de pareilles ordures ; et moi, le *mal élevé*, le *libéral*, l'*impie*, j'ai rougi en transcrivant ces infamies qui ont pourtant été écrites et signées par le chef de votre école, et cela il n'y a pas encore cinq ans. Cependant malgré toute ma répugnance à pêcher dans un pareil *bourbier*, il m'a bien fallu le faire afin de montrer au public ce qui se cache sous vos capuchons de faux moines Osez maintenant parler de la *Voix d'un Exilé*, et dire que j'emprunte mon style au vocabulaire des poissardes !

Tenez, mon cher Basile, finissons-en avec la *Voix d'un Exilé*. Voulez-vous savoir toute ma pensée ? Je vous dirai avec M. Veuillot : " J'ai écrit comme

j'ai senti ; je ne m'accuse ni ne m'excuse de l'amertume de mes expressions," seulement j'avouerai que cette satyre était beaucoup plus dirigée contre votre école hypocrite, envieuse et servile, que contre le parti purement politique qu'on appelle conservateur. Je n'ai fait aucune distinction, car vous étiez intimement liés alors. Mais aujourd'hui que ce parti vous répudie ouvertement, il gagne immensément dans mon estime, et si j'avais à l'apprécier de nouveau, je ne manquerais pas, M. Basile, de faire une distinction qui ne serait pas en votre faveur, je vous l'affirme.

Cher saint homme, doux chrétien, charitable apôtre, comme vous savez bien tronquer une phrase, retrancher une ligne, falsifier une idée, pour faire croire à ceux qui ne m'ont pas lu, que j'ai sanctionné l'assassinat politique, à propos de la mort de M. McGee, et que j'ai engagé le peuple à ne pas s'arrêter là ! Je vais reproduire au long le passage que vous défigurez si perfidement, en soulignant ce que vous avez retranché ; les lecteurs jugeront jusqu'à quel point les saints de votre acabit peuvent être considérés comme d'honnêtes gens :

Pourtant oublions tout quand le coupable tombe.....
Que dis-je, couvrons-nous le front d'un double deuil ;
Après avoir pleuré sa vertu dans la tombe,
Pleurons sur son propre cercueil !

Tu viens donc de frapper ta première victime,
O peuple ! *et qui peut dire où tu t'arrêteras ?*
Le CRIME *fait glisser sur la pente du* CRIME,
Et le gouffre est béant au bas !

Arrête, peuple !..... et vous, vous tissez vos suaires,
Aveugles oppresseurs que l'on paie à prix d'or !
Quand donc cesserez-vous, imprudents belluaires,
De larder le lion qui dort ?

Hâtez-vous ! conjurez l'orage populaire !......

Cette citation est plus éloquente que tous les commentaires. Votre calomnie est-elle assez évidente, ô fervent prêcheur ? Un autre que vous aurait honte, M. Basile.

Quant à mon appréciation de l'*illustre* M. McGee, il me semble qu'elle est beaucoup plus flatteuse encore que celle qu'en faisait l'*immortel* M. Cartier, lorsqu'il l'appelait chien puant (*stinking dog*) en plein parlement. J'ai rendu justice au talent de l'orateur, du poëte et de l'homme d'Etat, en disant :

Son torse était sculpté pour les grands piédestaux ;

Et puis si, devant sa mort tragique, je n'ai pu me résoudre à jeter un voile sur sa trahison, je n'ai jamais porté l'irrévérence jusqu'au point d'écrire ce que votre M. Veuillot écrivait sur le cercueil d'un de ses adversaires politiques :

Traître à son roi, traître à son sang,
Traître à l'honneur humain, traître à la foi chrétienne,
Moins homme qu'*animal paissant*,
Moins animal encor que *fumier croupissant*,
Indigne d'avoir face humaine,
Gorgé de l'or abject d'un traître plus puissant,
Par le diable écrasé dans la fange en passant,
Ce seigneur a crevé comme une outre trop pleine.

Avalez encore celle-là, M. Basile ; et si cela ne suffit pas, je suis prêt à vous en servir de ce genre-là *ad infinitum*. A force de vous éborgner avec les pointes que vous essayez de me lancer, vous finirez bien par ne plus voir clair du tout, et vous me laisserez tranquille. En attendant, je taperai jusqu'à ce que vous soyez aplati comme une punaise. J'ai fait vœu de vous y faire songer à deux fois avant d'attaquer les autres ; et vous verrez si je sais tenir parole, M. Basile ?

Pour aujourd'hui, continuons.

Je vous avais prié de me dire, ce me semble, si nous devions voir le doigt de la Providence dans la lettre anonyme que M. le curé de St. Paschal avait reçue d'un saint homme de votre connaissance. Au lieu de répondre à ma question, vous vous écriez gauchement comme le marmot qui s'accuse en voulant s'excuser : " Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! "

Mais qui a dit que c'était vous ? Est-ce qu'on ne peut plus parler d'un saint homme sans que vous preniez la chose pour vous maintenant ? L'orgueil vous perdra, M. Basile. C'est déjà assez, croyez-moi, de vous donner pour un saint, sans vouloir monopoliser les huit béatitudes pour vous tout seul. Soyez plus raisonnable.

Cependant, votre dénégation répond indirectement à ma question, car *si ce n'est pas vous*, il y a certainement du surnaturel dans cette affaire, et voici pourquoi : Un jour, vous avez remis une lettre à un certain postillon. Le hasard...... non, la fatalité...... allons donc, la Providence, veux-je dire, permit que cette lettre fut la seule qui se trouvât dans la malle de St. Paschal. Dans cette lettre, qui n'était pas signée, le révérend M. Patry était traité d'apostat, de renégat, etc.—Style Veuillot. Si cette lettre ne vient pas de vous, et que vous ne teniez pas à nous faire croire à quelque gaucherie de la Providence, vous avez un excellent moyen de vous justifier, M. Basile. Voyez comme je suis accommodant ; montrez-nous seulement une lettre du Révérend M. Patry, déclarant qu'il n'a aucune preuve positive que vous lui ayez jamais écrit de lettre anonyme, et je me rétracte. Vous voyez que je vous accorde plus que le bénéfice du doute.

Mais vous ne pouvez obtenir cette lettre, entendez-vous : c'est là le troisième défi que je vous lance depuis le commencement de notre discussion et vous allez faire encore le mort comme d'habitude. Car il faut noter que vous avez abandonné depuis quelque temps la tactique des chassés-croisés. Vous faites le mort. Mais c'est bien inutile, allez ; ce moyen-là ne vous réussira pas plus que l'autre. On connaît son Basile. (1)

Quant aux faux billets de banque, j'ai dit qu'ils avaient été mis en circulation par vos agents électoraux ; quand vous aurai nié le fait sans échappatoire, je prouverai. (2)

Passons à une autre dénégation. Il est heureux que vous ayez compris que vous commettiez une pyramidale naïveté, en niant emphatiquement avoir jamais accusé M. Pelletier d'avoir dêmoli la colonne Vendôme et fusillé Mgr. Darboy, en 1868 ! Aussi vous ne vous attachez plus maintenant qu'aux autres membres de la phrase ; c'est-à-dire que vous niez avoir appelé M. Pelletier commissaire de Satan et vous être comparé à Mgr. Affre. Mais vous êtes encore plus Basile que je ne croyais, ou bien vous êtes comme ces grands coupables qui ne

(1) Bien que M. Routhier ait affirmé avoir cette lettre entre les mains, il a refusé de la publier. D'un autre côté, je sais, de source authentique, qu'il a eu, en décembre, une entrevue avec M. le curé Patry, et l'a supplié, les larmes aux yeux, de le tirer du mauvais pas où il se trouvait, et que M. Patry lui a répondu qu'il ne pouvait faire un mensonge pour lui faire plaisir ; qu'il ne lui gardait pas rancune ; mais qu'il avait des preuves irrécusables de sa culpabilité. M. Patry est prêt à témoigner de ceci, privément, à quiconque voudra s'informer de la chose auprès de lui. En lisant la lettre que M. Patry lui écrivit à ce sujet, en date du 15 décembre, M. Routhier a dit, en présence de M. Daniel Hatton, de Kamouraska, que M. le curé de St. Paschal était *une sacrée canaille*, style Veuillot.

(2) M. Routhier n'est jamais revenu sur ce sujet.

voient que des accusateurs partout; qui tremblent au bruit des feuilles, et qu'un regard scrutateur déconcerte. Ce n'est pas ma faute, si vous ne comprenez pas le français, mon cher M. Basile. Personne n'ignore, par exemple, ce que j'ai voulu dire en parlant de " la viande le vendredi," de la " contrebande du vin de messe " et de " l'idyle de la Gatineau." Je n'irai pas ennuyer le public en vous donnant d'interminables explications pour vous seul. La moindre chose, ce me semble, qu'on puisse exiger d'un adversaire, c'est au moins assez d'intelligence pour comprendre ce que parler veut dire. Il y a longtemps qu'un autre moins patient que moi, vous aurait dit ce que M. de Talleyrand disait un jour à quelqu'un qui ne voulait rien comprendre : " Vous êtes un imbécile, comprenez-vous ? "

A Dieu ne plaise que j'aie cette opinion-là de vous cependant, M. Basile ; car, bien que vous ne saisissiez pas toujours très-facilement ce qu'on vous donne à entendre, vous avez d'autres facultés qui compensent amplement : celle de faire des distinctions subtiles, par exemple. Et en voici une qui mérite certainement toute notre attention : Les libéraux canadiens, sont des ennemis de la religion et de la société, c'est entendu ; mais il ne faut pas les confondre avec les simples oppositionistes qui eux peuvent être de fort bons sujets. Voilà qui est bon à constater, et qui m'explique bien des choses. Je vois maintenant que c'est en vertu de cette heureuse distinction que tous les transfuges politiques qui se sont ralliés à M. Cartier, de brigands infâmes qu'ils étaient, sont tombés tout à coup en odeur de sainteté. Ainsi Geo. Brown, Darcy McGee, P. G. Huot, A. Tourangeau, J. G.

Blanchet, J. P. Rhéaume, etc., n'ont jamais été libéraux : c'était par erreur qu'il s'appelaient ainsi eux-mêmes ; ils n'étaient qu'*oppositionistes*, ce qui n'est pas du tout la même chose......... O Basile, cher M. Basile, charmant M. Basile, vous êtes " le plus beau jour de ma vie..........." seulement j'aimerais,—et beaucoup d'autres aussi, sans doute, —connaître, parmi nos représentants, par exemple, ceux que l'on doit considérer comme des libéraux, c'est-à-dire des impies, et ceux qui ne sont qu'*oppositionistes*. Faites nous donc une petite liste à cet effet, M. Basile. Cela simplifierait bien des choses, vous comprenez ; et puis cela est très-important, puisqu'il s'agit du salut de nos âmes.

Parions que vous allez faire le mort là-dessus aussi !

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire, M. Bazile ; mais comme ma lettre est déjà longue, et que nous sommes à la veille du jour de l'an, je garde cela pour vos *étrénnes*.

En terminant, permettez-moi de vous demander si vous avez médité assez longtemps sur les paroles de Balmès que je vous ai citées il y a trois semaines, et dans lesquelles le grand philosophe disait qu'on faisait tort au catholicisme en l'identifiant avec une cause politique quelconque. Il me semble que je vous avais demandé votre avis là-dessus, M. Basile.

J'attends. (*)

Mercredi 27 décembre, 1871.

(*) J'ai attendu en vain.

SEPTIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Comme vous vous en êtes aperçu vous-même, votre pamphlet n'est plus qu'une question secondaire dans notre polémique. Il n'est plus qu'un prétexte pour quelque chose de plus sérieux. Oui, M. Basile, de très-sérieux même; et la preuve, c'est que, non seulement vous hurlez de douleur sous les morsures du ridicule que j'ai mis à vos trousses, mais que vous trépignez de dépit en voyant s'écrouler, comme un château de cartes, tout l'échafaudage de tartufferies que vous élevez si laborieusement depuis que vous êtes à Kamouraska.

Ce n'est pas pour le simple plaisir de faire rire de vous, que je reprends la plume, après les quelques jours de répit que je vous ai laissés, M. Basile. Oh! non, c'est pour vous tenir un peu plus longtemps démasqué devant le public. Quand on aura bien vu sur toutes ses faces votre tête de Janus; quand on saura ce que vous êtes, M. Basile, vos calomnies et vos dévotions seront considérées pour ce qu'elles valent, et j'aurai fait une bonne œuvre.

" Ne refusez pas de rire, si le sujet le comporte, " dit Tertulien. Il y a des choses dignes de risée " sous leur gravité feinte; *le rire les empêche d'usurper le respect.*"

Vous voyez qu'il y avait des Basiles même du temps de Tertulien.

Le *rire des hommes* a son bon côté, je le maintiens; et il faudra bien que vous en passiez par là, quand vous saurez que votre M. Veuillot lui-même a écrit quelque part que "le sifflet n'est pas seulement une attaque permise, mais la plus légitime des représailles."

Et à ce propos, je me permettrai de m'étonner, M. Basile, de ce que vous anathématisiez autant Molière et Lafontaine, tandis que M. Veuillot, lui, les nomme des *Français par excellence.* Décidément il y en a un de vous deux qui n'est pas infaillible!

Vous devriez lire Veuillot, M. Basile; cela vous serait presque aussi utile que de lire la vie de Washington. Car enfin, pour deux hommes qui parlent toujours au nom de la Providence, vous admettrez qu'il n'est pas absolument habile de vous contredire ainsi mutuellement. Autrement, voyez à quoi vous vous exposez. Il y a quelques années seulement, *le plus grand écrivain des temps modernes, quant à la forme*, a publié un volume de *Satyres.* Or, comme M. Veuillot est tout ce qu'il y a de plus parfait, il s'ensuit que la satyre ne peut être qu'une excellente chose. Et comme, dans la préface de ce volume, Molière et Lafontaine sont appelés *Nos Incomparables Satyristes*, il s'ensuit encore que, lorsque vous accusez le *rire grivois* de Molière et de Lafontaine d'avoir attiré le châtiment de Dieu sur la France, vous vous montrez le plus Basile de tous les Basiles; et cela d'après le jugement sans appel de M. Veuillot lui-même, "ce grand interprète de la *Vérité*."

Ce qui prouve que M. Veuillot, malgré ses incroyables déblatérations contre le télégraphe et le percement du mont Cénis, est quelquefois de l'opinion des autres hommes sur certaines choses.

Toujours à propos du *rire des hommes*, vous dites que *je persiste à admirer* " *Teresa* " *et la* " *Belle-Hélène*." D'abord, comme le fameux singe qui confondait le Pirée avec un nom d'homme, vous semblez prendre ici la *Belle-Hélène* pour une personne, ou bien vous transformez *Teresa* en opéra-bouffe. Cette pauvre chanteuse de cafés-concerts ne s'attendait probablement guère à pareille *opération*. Vous allez vous excuser en disant qu'un saint homme comme vous ne connaît pas ces choses-là. Et moi, je vous dirai, M. Basile que la sainteté n'exclut pas le bon sens, et qu'un homme de bon sens ne parle jamais de choses auxquelles il n'entend rien, pas plus à propos de musique, qu'à propos de la rotonde du capitole américain. Ceux qui ont pris la peine de vous lire, se rappellent les bourdes colossales que vous avez écrites sur ce dernier sujet, et qui nous ont presque autant amusés que votre fameux chapitre sur la politique d'Adam. Quant à ce qui est de mon admiration pour *Teresa* et la *Belle-Hélène*, elle se réduit à bien peu de chose, puisque je n'ai jamais entendu la chanteuse, et que j'ai entièrement oublié l'opéra, à part cette jolie charge contre les Basiles du temps de Ménélas qui se disaient en rapport direct avec Jupiter, et prétendaient avoir le monopole de ses foudres.

Mais passons à autre chose. Vous dites, M. Basile : " Il est inexact de dire que Sa Grâce aurait refusé son approbation à mes *Causeries*, si je l'avais demandée. "

Oui, cela est inexact en effet, car vous l'avez demandée cette approbation, et vous n'avez pu l'obtenir......... Cela est plus précis, n'est-ce pas ?

Vous dites encore : " J'ai obtenu l'approbation

des évêques du diocèse où j'ai publié." C'est à mon tour, M. Basile, de trouver votre avancé entaché d'une légère inexactitude. Car si je me souviens bien, vous avez d'abord *publié* à Québec, et ce que vous avez fait à Montréal n'est qu'une *réédition*.

Vous prétendez ignorer *ce qui a pu se passer* entre Mgr. l'Archevêque et le P. Monnot, au sujet de la *Croisade Spirituelle*. Voilà quelque chose que vous n'affirmeriez pas sous serment, M. Basile; non pas parce que le scrupule vous étouffe, mais parce que vous êtes trop soigneux de vos petits intérêts. (*) D'ailleurs, dans le cas même où l'on vous aurait caché que le P. Monnot n'avait la permission de prêcher son œuvre que jusqu'à la Toussaint, quand vous le voyiez abandonner la chaire et recourir à la conférence, pour un homme qui a le don de voir le doigt de la Providence dans toutes les affaires d'ici-bas, il était facile de voir là au moins celui de l'autorité. Mais cette autorité vous déplait, M. Basile ; elle n'est pas assez intolérante pour votre goût, et c'est pour cela que vous ne manquez jamais l'occasion de lui donner le coup de pied, *ad majorem Dei gloriam !*

Le fait est, M. Basile, que si l'on ne savait pas par expérience ce dont vous êtes capable, on aurait peine à s'imaginer jusqu'où l'astuce, la malice, l'envie et l'hypocrisie peuvent pousser une certaine classe d'hommes, quand l'ambition les tourmente. Il n'y a rien qu'ils ne fassent. L'honneur, l'estime de soi, la droiture, le patriotisme, l'amitié même, rien ne leur est sacré. La religion ? ils s'en font un manteau pour cacher leurs vices, un mar-

---

(*) M. Routhier n'est jamais revenu sur ce sujet.

chepied pour monter aux charges publiques ; ce qui ne les empêche pas de la souffleter sans vergogne en petit comité. Le prêtre ? ils le flattent pour s'en faire un instrument, et quand ils n'y peuvent parvenir, ils le déchirent impitoyablement. O pharisiens, ô vendeurs du temple, ô cafards intrigants, comme je me sens bien lorsque je vous ai au bout de ma verge !

Il est bien triste, M. Basile, qu'en plein dix-neuvième siècle, et dans un pays qui jouit depuis longtemps d'un gouvernement constitutionnel, on en soit encore réduit à revendiquer le droit d'être catholique, sans être obligé de s'incliner devant le despotisme de M. Cartier et l'ineptie de M. Chauveau ! Et pourtant voilà tout le sujet de notre discussion.

Mais dites-moi donc, Basile de mon cœur, notre gouvernement est-il responsable oui ou non ? S'il est responsable, j'ai donc le droit de le désapprouver et de le dénoncer au peuple ! Est-ce faire de la révolution cela ? Il n'y a qu'un Basile qu puisse le prétendre.

Que disaient les Basiles du comté de Lévis aux dernières élections ? " M. Fréchette est contre le gouvernement ; or, comme il est de foi qu'on doit se soumettre au gouvernement établi, M. Fréchette n'est donc pas catholique ; c'est donc un révolutionnaire ! " Et les commentaires d'aller leur train. On a vu des hommes dont le caractère particulier devait nous faire espérer plus de charité et de mansuétude, descendre jusqu'à la calomnie la plus infâme, et aller de maisons en maisons affirmer que j'avais abandonné ma religion, et que je m'étais fait, pendant deux ans, aux Etats-Unis, le vicaire d'un prêtre apostat !

Et si j'avais été la seule victime de cette indigne persécution, passe encore; une hirondelle ne fait pas le printemps, comme dit M. Chauveau. Mais on a employé la même tactique dans tous les comtés de la Province où il y avait un candidat opposé au ministère. Qu'avait-on à dire contre M. Langelier, par exemple? N'était-il pas sans tache sous tous les rapports? Son honorabilité et ses principes religieux n'étaient-ils pas à l'abri de tout soupçon, puisqu'il possédait la confiance de la première institution religieuse du pays? Et cependant qu'a fait votre école? Ne l'a-t-elle pas représenté comme un communiste, un garibaldien, un complice de l'assassinat de Mgr. Darboy? N'a-t-elle pas été jusqu'à l'appeler *Commissaire de Satan?* Il n'avait pourtant pas écrit la *Voix d'un Exilé*, lui! On n'avait pas même ce spécieux prétexte à invoquer. Pourquoi donc cette guerre acharnée qu'on lui a faite au nom de la religion, sinon parce qu'il était opposé au ministère actuel? Oh! allez, les Basiles sont les mêmes dans le comté de Bagot, qu'à Lévis et à Kamouraska!

Et vous venez nous dire, l'eau bénite sur les lèvres, que vous n'attaquez pas l'opposition; que vous n'en voulez seulement qu'aux libéraux! Allons donc, cher Basile, il y a une chose bien certaine pour tout le monde, allez, c'est que si M. Langelier et moi, nous étions présentés comme ministériels, toute cette fervente croisade n'aurait jamais eu lieu. Nous aurions été de suite proclamés bons chrétiens et parfaits catholiques.

Le passé le prouve. Qu'étaient les Huot, les Rhéaume, les Blanchet, les Tourangeau, avant leur honteuse volte-face? Votre école les dénonçaient comme des impies, des hommes dangereux

qui voulaient renverser l'ordre social et abolir la religion. Aujourd'hui qu'ils ont trahi leurs convictions pour se faire élire avec l'argent et les bâtons du ministère,—pour manger les *croxignoles* du gouvernement, suivant l'expression cynique de l'un d'entre eux,—comment se fait-il qu'ils soient devenus si parfaits tout-à-coup ? Est-ce que M. Huot est moins socialiste qu'il n'était autrefois ? Est-ce que MM. Rhéaume, Blanchet et Tourangeau seraient devenus des piliers de sacristie par hasard ? Ma foi, M. Basile, on dirait que vous prenez le public pour un tas d'imbéciles. Tenez, je suis sûr d'une chose, c'est que tout *Commissaire de Satan* que je suis, si je passais au ministère aujourd'hui pour demain, tous les Basiles du pays seraient les premiers à me décerner les plus beaux certificats d'orthodoxie imaginables. Et ce n'est pas à l'opposition que vous en voulez ! Mais cachez-vous donc !

Quelles conclusions tirer de tout cela, M. Basile ? C'est que vous êtes des hypocrites, et pas autre chose. Si vous aviez réellement les intérêts de la religion à cœur, vous ne la traîneriez pas ainsi à la remorque de votre politique louche et rancunière, et si vous étiez bons catholiques, vous ne diffameriez pas vos frères comme vous le faites, sans même avoir l'excuse de la défensive.

Etrange discussion :—Vous êtes un impie !—Comment cela ?—Parce que vous n'êtes pas catholique.—Mais oui, je suis catholique.—Non, vous ne l'êtes pas.—Je veux l'être.—Non, vous ne le serez pas !—Je reconnais tout ce que l'Eglise enseigne et je m'y soumets.—Je ne veux pas, car si vous êtes aussi catholique que moi, il me faudra

vous rencontrer sur le terrain de la politique et je ne veux point cela.........

Non, vous ne voulez point cela, cher M. Basile; mais soyez tranquille, je suis prêt à vous rencontrer sur tous les terrains du monde; un savant de votre espèce, ça se réduit vite à *quia.*

Heureusement pour vous que vous savez faire contre fortune bon cœur, et que lorsque vous vous trouvez confondu dans vos absurdes prétentions, vous vous mettez immédiatement du côté de votre adversaire. C'est très-prudent; cela coupe court à toute discussion dangereuse. Ainsi, par exemple, vous m'accusez d'irréligion; je réclame. Vous appuyez votre accusation sur ce que je suis républicain et opposé aux priviléges nobiliaires; je rétorque que la religion est très-démocratique dans ses doctrines; qu'elle ne connaît pas plus la royauté que la république; que la forme du gouvernement ne relève que de la volonté populaire, et je prouve ces divers avancés en citant des théologiens qui tous font autorité dans l'Eglise. Que répondez-vous? Vérité de la Palisse! Personne n'a jamais contesté cela, dites-vous. Bien, très-bien! Ainsi, je puis être catholique tout en professant des principes démocratiques........ Mais laissez-moi donc tranquille alors! On se prend à se demander parfois si vous avez réellement la tête sur vos épaules.

A propos de mes citations, vous croyez faire acte de finesse en insinuant qu'elles me sont fournies par quelque membre du clergé. Et quand cela serait, en perdraient-elles leur valeur comme autorités? Il me semble que cela prouverait tout au plus que ce que vous appelez la *basiliophobie* est répandue même parmi le clergé; car enfin, si

quelque prêtre me fournit ces autorités, ce n'est certainement pas pour vous aider à m'enfoncer.

Je n'ai pas été du tout surpris de vous entendre faire cette supposition, cher M. Basile; vous êtes si profondément ignorant sur ces matières, que vous êtes tout étonné qu'un autre puisse les avoir étudiées. Or, détrompez-vous, M. Basile; cela ne tire pas à conséquence, mais ces citations, depuis la première jusqu'à la dernière, personne ne me les a fournies; je les dois à mes propres recherches. Etudiez un peu, M. Basile, et comme cela ne demande pas de bien grands efforts d'intelligence, vous pourrez peut-être un jour en faire autant.

Je ne puis relever tout ce que vous dites de faux, M. Basile; pour cela, je serais forcé de m'attacher à chacune de vos paroles; je ne signalerai que quelques-uns de vos avancés les plus marquants:

Vous dites que j'appartiens à l'école libérale condamnée par Pie IX.—Vous avez pris cela dans votre cervelle enfumée, M. Basile!

Vous dites que j'ai justifié l'assassinat politique.—Vous êtes un calomniateur, M. Basile!

Vous dites que j'ai prétendu que, pour trouver un roi digne du *peuple canadien*, il fallait plonger dans les sales bourbiers de la truanderie.—Cela est stupidement faux, M. Basile!

Enfin, vous dites que j'ai *lâchement* abandonné mon pays pour le mieux diffâmer.—Cela est d'une absurdité niaise, M. Basile!

Mais si j'étais un pareil garnement, un homme aussi dangereux, pourquoi donc m'avez-vous conjuré si amicalement de revenir au Canada? Il me semble que les honnêtes gens devaient être bien

débarassés d'un sdélérat de mon espèce. Hein! qu'en dites-vous? Je gage que vous faites le mort là-dessus aussi!

Cela m'amène à dire un mot du banquet de *l'Immaculée Conception.* Je n'en aurais pas parlé moi-même; mais puisque vous prenez la peine de dire au public que j'y étais, je vous en sais gré, M. Basile. Lorsqu'on se trouve comme au coin d'un bois où il faille défendre sa réputation contre des voleurs de grand chemin, on doit être reconnaissant à quiconque nous fournit un bouclier comme celui-là. Pauvre Basile, vous ne cesserez donc jamais de vous enferrer!

Un dernier mot, M. Basile. Vous vous êtes étonné de ce que, malgré le peu de cas qu'un homme comme il faut doive faire de certaines injures, j'aie senti le sang me monter au visage, quand vous m'avez appelé un *lâche*; et dans la grandeur de votre *courage*, vous avez immédiatement cherché les raisons qui vous paraissaient les plus propres à vous rassurer contre la correction que votre impudence aurait pu vous attirer. D'abord rien d'extraordinaire à votre étonnement. La race des Basiles, voyez-vous, ça n'est point très chatouilleux sur ce point-là. La Providence qui connaissait le rôle qu'ils auraient à jouer,

> A fait leurs larges faces
> Pour les larges soufflets.

Ensuite, quant aux raisons que vous avez de vous rassurer, vous en avez oublié la meilleure; c'est la prudence naturelle aux gens de votre métier, qui,—grâce à leurs rapports habituels avec la Providence, je suppose,—savent en général se tenir à distance assez respectueuse pour éviter les étrivières.

Vous parlez de *petits verres de "Basile"* en voilà un. Goûtez-moi cela ; c'est du dernier crû. Vous trouvez que j'ai des goûts de *restaurateur ;* j'en ai surtout les talents, M. Basile. Je n'ai peut-être pas le carpe aussi délié que certains faux moines de ma connaissance, mais j'ai un tour de main tout particulier pour le service des petits plats. Ceux que je vous ai déjà servis sont là pour prouver que je n'oublie jamais ni le poivre ni la moutarde.

C'est toujours à votre service, M. Basile.

Lundi, 8 janvier 1872.

HUITIEME LETTRE.

Mon cher M. Basile,

Je viens vous faire mes adieux.

J'en suis marri ; mais que voulez-vous, c'est la loi d'ici bas : il n'y a point de bons amis qui ne se quittent.

Je me souviendrai longtemps, croyez-moi, M. Basile, des joyeux moments que vous m'avez procurés ; et je suis convaincu que, de votre côté, vous n'oublierez jamais les petites attentions que j'ai eues pour vous. Je veux même y mettre le comble en vous donnant. comme souvenir de moi, quelques petits conseils qui me sont suggérés par l'intérêt que je vous porte, et que je vous prie de mettre en pratique, si vous voulez évitez de nouveaux désagréments

Ces petits conseils, les voici M. Basile.

1o. Prenez garde au péché d'orgueil qui consiste à se croire beaucoup meilleur que les autres ; et méditez quelquefois sur cette belle parole de St. Paul : " Je suis le dernier d'entre mes frères ! "

2o. Souvenez-vous de l'axiôme : " Quand on demeure dans une maison de verre, on ne doit pas jeter de pierres chez son voisin." Ce qui veut dire que, lorsqu'on a dans sa réputation certains accrocs peu enviables, il est très imprudent d'essayer à déchirer celle des autres.

3o. Rappelez-vous que le ciel est fait pour tout le monde, et que c'est être égoïste que de vouloir

l'accaparer pour soi tout seul ; que ce métier-là est dangereux, car en voulant fermer la porte du paradis au nez même des grands dignitaires de l'Eglise, on risque de s'en faire donner sur les doigts et d'être remis à sa place.

4o. Avant de parler au nom de la religion, commencez par en étudier les doctrines les plus élémentaires ; et au lieu de réprimander les autres pour leur insubordination, commencez par vous soumettre vous-même aux autorités de votre diocèse, et cessez de leur dicter une ligne de conduite à votre guise.

5o. N'accusez pas les autres d'irréligion, sous prétexte qu'ils ont politiquement différé d'opinion avec certains membres du clergé, de peur qu'on ne vous rappelle que vous avez écrit des articles de journaux censurant nos autorités religieuses ; que vous avez ouvertement accusé votre Archevêque de faire des concessions à l'esprit du mal ; que vous vous êtes, tout dernièrement encore, insurgé publiquement contre une de ses décisions, et qu'enfin, vous faites parti d'un certain cercle d'*illuminés* qui viennent de publier à Montréal un ignoble pamphlet, où les sommités religieuses du pays sont représentées comme agissant sous l'influence directe de l'Enfer.

6o. N'offrez jamais votre affidavit pour prouver que vous n'avez jamais écrit de lettres anonymes. Vous êtes assez avocat pour savoir qu'un accusé n'est jamais admis à testifier dans sa propre cause. Et puis tout le monde sait qu'un homme qui écrit des lettres anonymes, est capable de le nier sous serment. Le révérend M. Patry s'occupe probablement assez peu de vous pour faire semblant

d'accepter vos dénégations assermentées ; mais le public est beaucoup plus sévère, lui ! (*)

7o. Quand vous aurez jamais à justifier les écrits cyniques et saugrenus de M. Veuillot, n'invoquez jamais la Bible, de peur qu'on ne vous défie de traduire en langue vulgaire, le cantique des cantiques de Salomon, l'origine des Moabites et des Ammonites, les aventures gallantes du patriarche Judas, l'histoire d'Oalla et d'Oaliba, quelques passages des prophéties d'Ezéchiel, etc., etc.

8o. Quand vous discuterez avec un adversaire, ne tronquez jamais ses phrases et ne défigurez jamais ses idées, dans le but de faire penser du mal de lui et de son style. Ce petit moyen est trop puéril pour un homme sérieux, et pas assez honnête pour un saint homme. En recourant à de semblables artifices, vous prouvez à tout le monde que vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

9o. Si jamais vous changez de lieu de résidence ne le faites pas dans le dessein que vous me communiquiez à moi-même, en quittant Québec, celui d'aller spéculer sur la *bêtise humaine* ; car ce genre de spéculation pourrait encore produire ailleurs ce qu'il a produit à Kamouraska, une *basiliophobie* chronique et incurable, dont les symptômes se manifestent d'une manière si désagréable pour l'odorat des passants.

10o. Je vous conseillerais aussi, M. Basile, de ne jamais dire que tous ceux qui vous détestent à Kamouraska sont de la *canaille* ; d'abord c'est bien prétentieux, et ensuite, vous nous donnez par là

(*) J'ai su depuis que ces affidavits sont rédigés de façon à ne rien nier formellement ; ils sont tellement bourrés de faux-fuyants et d'échappatoires, qu'ils ne pourraient être acceptés par aucun tribunal de justice.

une trop triste idée de ce charmant village où vous auriez bien du mal à trouver deux amis.

11o. Ne vous laissez pas trop emporter par votre zèle, et abandonnez à jamais le dessein de vous faire *bâtonniste* devant l'arche d'alliance ; vous savez maintenant par expérience que lorsqu'on veut trop bâtonner les autres, on court de risque de se faire bâtonner soi-même.

12o. Enfin, mon cher M. Basile, je soumets à vos saintes méditations le proverbe suivant, dont les circonstances ne peuvent manquer de vous faire apprécier toute la justesse : *Tel va chercher de la laine qui s'en revient tondu !*

Voilà, M. Basile, quelques conseils que vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr, à mettre en pratique, attendu que vous savez maintenant ce qu'il en coûte pour ne pas les avoir reçus plus tôt.

Maintenant, M. Basile, quelques mots seulement pour mettre le public en garde contre les fausses interprétations que vous donnez à certains vers que j'ai écrits, il y a déjà longtemps, et dans des circonstances qui ne sont plus du tout celles d'aujourd'hui.

Si vous aviez plus d'intelligence et de bonne foi, vous ne m'accuseriez certainement pas d'avoir appelé le peuple aux armes pour délivrer le pays de vous et de vos pareils. Ce n'est pas la peine, allez, M. Basile, un peu de patriotisme et le scrutin secret, vous balayeraient bientôt comme une nuée d'insectes.

Si j'ai parlé de révolution, c'est comme avertissement. Et cet avertissement, je le maintiens. Nous sommes de chair et d'os comme les autres peuples, et ce qui se passe chez eux est plein de terribles leçons pour nos gouvernants. Quand

ceux-ci n'ont plus de respect pour les lois; quand ils chassent de force de l'enceinte parlementaire jusqu'aux représentants de la presse, de peur que le récit des turpitudes ministérielles ne parvienne jusqu'aux oreilles du peuple; quand ils décernent effrontément des honneurs publics à des repris de justice; quand ils font sortir les criminels de prison pour s'en faire des agents électoraux; quand ils corrompent les officiers rapporteurs pour escamoter les élections; quand ils enlèvent les candidats par la force armée; quand ils privent des paroisses entières de leurs droits de franchise, parce qu'elles leur sont opposées; je dis que nous courons à la révolution!......

Vous en avez eu un exemple en petit dans le comté de Kamouraska, en 1867. Qui était responsable des voies de fait déplorables dont vous avez été le témoin dans cette circonstance? Je ne justifie point un peuple de se faire justice soi-même; mais j'ai le droit de montrer l'abîme vers lequel nous marchons, et de dire à ceux qui se moquent ainsi du droit et de la justice: "N'allez pas plus loin, car il arrivera un temps où le peuple ne saura plus mettre de frein à son juste ressentiment."

Voilà ce que j'ai voulu dire. Et si quelque autre sens peut être attribué à mes paroles, je le répudie.

Il y a, dans la *Voix d'un Exilé*, deux vers sur lesquels je tiens particulièrement à revenir avant de clore la discussion. Les voici:

> Un triste aveuglement donne à l'horrible scène
> Le sanctuaire pour décor.

J'avoue que ces vers peuvent donner lieu à fausse interprétation; et je ne vous en veux pas trop, M. Basile, de me les avoir rappelés, puisque

cela me donne l'occasion d'expliquer ma pensée. Cette explication est toute simple. En écrivant cela, je n'ai pas eu l'intention d'accuser le clergé, mais simplement l'école politico-religieuse qui, depuis quelques années, spécule si effrontément sur les croyances du peuple, et fait du sanctuaire le théâtre de ses honteuses intrigues. Les Basiles, enfin !

La seule allusion que j'aie faite au clergé, dans la *Voix d'un Exilé*,—et cette allusion confirme ce que je viens de dire,—se trouve dans ce vers :

Le berger dort au lieu de veiller à son poste.

Je puis m'être trompé ; mais je le croyais ainsi.

Au surplus, si c'est un crime que j'ai fait là, M. Basile, vous êtes vous-même un bien grand scélérat, car vous en avez dit beaucoup plus que cela dans vos *Causeries du Dimanche* et ailleurs, à propos du libéralisme catholique. Et votre école donc !...... La différence entre vous et moi, c'est que je fais les choses ouvertement, au grand jour, et que vous les faites sournoisement et en cachette.

Autre chose. Vous m'avez accusé d'avoir justifié l'assassinat politique. J'ai prouvé par le texte même de mon écrit que vous m'aviez indignement calomnié. Vous revenez à la charge et voici comment vous vous excusez :

" En ne citant pas en entier, dites-vous, les vers
" de M. Fréchette, je n'ai pas dénaturé sa pensée,
" ou bien il a pensé autrement qu'il n'a écrit. Le
" lecteur en jugera lui-même en lisant, non pas ce
" que M. Fréchette a lui-même cité, *mais toute la*
" *pièce.*"

Très bien, M. Basile, j'accepte le verdict ; et si vous ne revenez pas sur vos paroles, vous publierez la pièce en entier dans le *Nouveau-Monde* ; et

j'aurai peut-ê;re ainsi l'avantage de voir ma défense reproduite, en même temps que vos attaques, par le *Courrier du Canada*, le *Journal des Trois-Rivières* et l'*Echo de Lévis*...... Pour que le lecteur puisse lire *toute la pièce*, il faut bien qu'il la voie.

Mais vous ne la publierez pas, M. Basile. Je regrette de le dire, je ne vous crois pas assez honnête pour cela. Ce dernier défi aura le sort de tous ceux que je vous ai lancés depuis le commencement de cette polémique. Vous savez que votre accusation tomberait d'elle-même et vous avez pour principe: Mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose! (1)

Vous aviez pourtant promis une petite histoire de sifflet à l'Université-Laval. Contez-là; je l'attends avec curiosité, et si votre version est aussi fidèles que vos reproductions, quelque autre que moi se chargera de rétablir les faits. (2)

Maintenant, mon cher M. Basile, je vous laisse avec la honte et le ridicule dont vous vous êtes couvert, et—si vous êtes encore susceptible d'un bon sentiment—avec le regret d'avoir, sans nécessité aucune et sans la moindre provocation, indignement cal[illegible]nié et outragé un ancien ami.

Continuez, si vous voulez, à remplir les colonnes du *Nouveau-Monde* de vos haînes et de vos rancunes personnelles. Vous êtes payé à tant la ligne: cela fait votre affaire.

---

(1) Je ne m'étais pas trompé: M. Routhier, après avoir référé à la pièce en question, ne l'a jamais publiée, malgré mon défi, et pour cause.

(2) M. Routhier a continué honnêtement ses fausses insinuations à ce sujet, mais n'a jamais cité aucun fait, bien qu'il eût été ainsi mis en demeure de le faire.

Adieu; ne m'en veuillez pas trop, M. Basile, toutes ces petites leçons vous serviront. C'est comme cela que l'expérience s'acquiert. Qui sait, peut-être un jour, pourra-t-on dire de vous ce que le bon Lafontaine disait d'un rat célèbre :

> C'était un vieux *Routier* : il savait plus d'un tour ;
> Même il avait perdu sa queue à la bataille !

Il manque une *h*, mais la *scie* y est.

Lundi, 16 janvier 1872.